Cahiers LITUANIENS

N°5 - Automne 2004 - 5e année

www.cahiers-lituaniens.org

Cahiers LITUANIENS

Revue en langue française sur la Lituanie

« Ce pays, c'est la Lituanie dont le nom remplit ma tête et mon cœur. Je veux vous la faire connaître. Venez ! Je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises, déjà nordiques, certes, mais amoureuses encore des couleurs. Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gedymin et de Jagellon. »

Oscar Milosz (1919)

« Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »

Robert Schuman (1958)

« Par trois fois, les Lituaniens ont fondé leur État, mais cette troisième fois, dont nous avons été nous-mêmes les témoins et les acteurs, est à mes yeux la plus réussie, c'est celle qui a vu couler le moins de sang. Plus encore, c'est certainement la première fois que nous vivons en si bonne entente avec tous nos voisins. Cette décennie est la plus longue période de liberté dans l'expérience des Lituaniens. »

Marius Ivaškevičius (2001)

N°5 / 2004

Strasbourg, automne 2004

Revue publiée avec le soutien financier
de la Fondation Robert Schuman (Paris)
et avec le concours du Lietuvos Institutas
(Vilnius) et de Lietuviškos Knygos (Vilnius)

Illustration de couverture :
sculpture *« Cirko artistas » (artiste de cirque)*
par Steponas Šarapovas (1977), photo Arūnas Baltėnas
avec l'aimable autorisation des Éditions R. Paknis

Éditeur :
Association Alsace-Lituanie
B.P. n° 71 - 67061 Strasbourg Cathédrale
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :
Liucija Baranauskaitė, Aldona Bieliūnienė, Marie-Françoise Daire,
Annie Dumoulin, Liudmila Edel-Matuolis, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Karolina Paliulis, Yves Plasseraud, Saulius Žukas.

Crédits photographiques :
Saulius Valius : p. 4, 6, 11, 20, 44, 45, 46, 52, 58.
Vilniaus genocido muziejus : p. 9. Lietuvos nacionalinis muziejus : p. 12.
Savanoriškosios knygos bičiulių Panevėžio miesto organizacija : p. 13.
Piotr Daszkiewicz : p. 23. Valstybės žinios : p. 28, 37, 38.
Joanna Ostaszewska-Nowicka : p. 41. Baltos lankos : p. 47.

ISSN 1298-0021 (pour la revue)
ISBN 2-9521912-1-2 (pour le n°5)

Conditions d'abonnement : 1 an - 10 euros, 2 ans - 16 euros

© Alsace-Lituanie / Cahiers Lituaniens, 2004
Maquette et mise en page : Pierre Potier
Impression : Ireg
Dépôt légal : 4e trimestre 2004
Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.
Imprimé en France

www.cahiers-lituaniens.org

Sommaire

pages

Éditorial 5

HISTOIRE

Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta (1972) 7
par Birutė Burauskaitė, archiviste en chef au Centre du Génocide et de la Résistance de Lituanie, Vilnius

L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste 13
par Karolina Paliulis, libraire à Vilnius et Panevėžys

« Sur les forêts de Lithuanie » 21
un texte de Jean-Emmanuel Gilibert (1784), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz, docteur ès sciences, chargé de mission au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris

CULTURE

L'art des croix en Lituanie 29
par Alė Počiulpaitė, docteur en ethnographie, Centre de la culture populaire de Lituanie, Vilnius

Les croix de Lituanie selon l'album d'Adomas Varnas 39
par Joanna Ostaszewska-Nowicka, doctorante à la Chaire d'orientalisme de l'Université Adam-Mickiewicz, Poznan

Vytautas Valius, graveur, illustrateur, peintre 45
par Philippe Edel

LANGUE ET LITTÉRATURE

Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot 47
une interview inédite par Ugnė Karvelis

« Le conte des deux rois » 53
une nouvelle inédite en français de l'écrivain lituanien Kazys Saja, traduite par Bronė Lipšienė et Brigitte Heidt

Sommaire des numéros précédents 59

Turinys lietuvių kalba
Summary in English 60

Vytautas Valius, estampe, 1981

Éditorial

par Philippe Edel

À sa liste du Patrimoine mondial recensant les plus remarquables sites culturels ou naturels de la planète, l'Unesco ajouta, en mai 2001 et pour la première fois, des chefs d'œuvre oraux ou immatériels. Parmi eux, l'organisation internationale retint la création et le symbolisme des croix en Lituanie. Tirant probablement son origine des croyances d'avant la christianisation tardive de la Lituanie et notamment de l'antique culte païen des morts, la sculpture de croix y est une expression populaire et traditionnelle ayant une valeur historique mais aussi artistique, sociologique et ethnographique. Les croix ont également une signification politique liée par exemple à l'indépendance, comme le montre l'importance qu'a prise la Colline de croix de Šiauliai. Très rares sont les publications en français sur ce sujet[1]. Deux textes originaux vous sont ici proposés, l'un écrit par une ethnographe lituanienne, Alė Počiulpaitė, l'autre par une doctorante polonaise, Joanna Ostaszewska-Nowicka.

Avec ce numéro, nous poursuivons la présentation des grands hommes français d'origine lituanienne. Après Jurgis Baltrušaitis[2], voici un texte inédit sur Algirdas Julien Greimas. Son originalité réside dans le fait qu'il s'agit d'un entretien que le grand sémanticien accorda à Ugnė Karvelis quelques mois avant sa mort.

Dans notre partie historique, nous vous proposons un article qui relate un épisode peu connu en France de la résistance au régime soviétique en Lituanie : le sacrifice de Romas Kalanta et les évènements qu'il déclencha à Kaunas en 1972. Il est suivi d'une contribution sur l'aventure des *knygnešiai*, ces célèbres « porteurs de livres » de l'époque de l'interdiction, par le régime tsariste, de l'alphabet latin dans les publications lituaniennes, ainsi que d'un texte totalement méconnu du naturaliste français Jean-Emmanuel Gilibert datant de 1784 sur les forêts de Lituanie (si importantes dans la mythologie balte), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz, chargé de mission au Muséum national d'histoire naturelle de Paris.

Illustrée d'une demi-douzaine de gravures et d'estampes du peintre et illustrateur contemporain Vytautas Valius, la revue s'achève avec une nouvelle pleine de sagesse de l'écrivain Kazys Saja, dont c'est la première œuvre traduite et publiée en langue française.

[1] À l'exception d'un superbe ouvrage bilingue lituanien-français aujourd'hui introuvable : Antanas Jaroševičius, *Lietuvių Kryžiai – Croix Lithuaniennes*. Vilnius : Lietuvių Dailės Draugijos Leidinys, 1912.

[2] Ugnė Karvelis, *Jurgis Baltrušaitis* (1903-1988), érudit et visionnaire. Cahiers Lituaniens n°4, 2003.

Vytautas Valius,
Dramatiškas motyvas (La mère douloureuse),
carton acrylique, 1988

Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta (1972)

par Birutė Burauskaitė

De 1944 à 1990, pendant l'occupation soviétique, de nombreuses formes de résistance prirent corps et se propagèrent en Lituanie, aussi bien pour la sauvegarde des valeurs nationales traditionnelles, de la mémoire historique et contre la russification, qu'en faveur de la foi chrétienne et contre l'idéologie communiste et le mode de vie imposé par le régime. L'immolation du jeune Romas Kalanta en 1972 à Kaunas fut certainement la démonstration qui connut le plus d'échos.

Après l'écrasement sans merci des derniers foyers de résistance armée et la fin de la guerre des partisans en 1953[1], la résistance avait pris le plus souvent la forme d'organisations et de groupes clandestins locaux actifs dans la reproduction et la diffusion de livres interdits. Enfouie dans la conscience nationale, l'aspiration à la liberté se manifesta parfois aussi par des manifestations populaires spontanées. Ainsi, durant toute la période de l'occupation soviétique, la Toussaint et le jour des Morts (les 1er et 2 novembre) furent une période importante pour les Lituaniens et l'occasion de montrer plus ou moins ouvertement leur sentiment patriotique et leur respect envers ceux qui étaient morts pour la liberté et les grands hommes de Lituanie. Or, seuls les cimetières abritaient des stèles à leur mémoire.

La première démonstration publique de protestation eut lieu le 2 novembre 1955 à Kaunas. À la Toussaint, alors que des gens étaient en train d'allumer des cierges sur les tombes des combattants pour l'indépendance (1918-1919), la milice se mit à les disperser brutalement et arrêta une jeune femme que la foule tenta de libérer. Les heurts entre la milice et la population se soldèrent par plusieurs miliciens blessés.

À la Toussaint de 1956, des jeunes gens se réunirent dans le cimetière municipal de Kaunas et hissèrent un drapeau tricolore sur le monument de ceux tombés lors des combats pour l'indépendance de 1918-1919. Scandant les slogans "Liberté à la Lituanie !", "Vive la Hongrie !"[2], la foule grandissante se transforma en une manifestation de protestation.

[1] cf. notamment : Antanas Stasiškis, *La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale,* Cahiers Lituaniens n°2, 2001, pp 7-10, et Thierry Pinet, *Jonas Žemaitis (1909-1954), la figure de la lutte anti-soviétique,* Cahiers Lituaniens n°3, 2002, pp 21-27.

[2] en référence au soulèvement hongrois d'octobre 1956 et à l'intervention soviétique.

C'est seulement au centre de la ville que la milice réussit à disperser une foule de plusieurs milliers de personnes. Au même moment, une célébration similaire se tint au cimetière Rasų de Vilnius ; des étudiants déposèrent des couronnes sur les pierres tombales des plus éminentes personnalités lituaniennes, entonnèrent l'hymne national et des chansons patriotiques et lancèrent des slogans en faveur de la liberté de la Lituanie et du soutien aux insurgés en Hongrie. Vers 23 heures, la manifestation se dirigea vers le centre, où elle fut rapidement dispersée par la milice.

Nonobstant toutes les mesures prises préalablement par les agents du KGB et les apparatchiks du Parti communiste pour éviter les rassemblements de population, ils ne réussirent pas à empêcher en 1957 la commémoration de la Toussaint, tant à Vilnius qu'à Kaunas. Cette fois-ci, ce furent 2 000 à 3 000 personnes qui se réunirent pour allumer des cierges et déposer des couronnes de fleurs sur les tombes des héros de la nation. À Kaunas, les tentatives de la milice de chasser la foule du monument aux combattants morts pour l'indépendance conduisirent à des confrontations, et les manifestants se mirent à lancer des pierres sur les miliciens. Pour les disperser, la milice fit appel aux élèves de l'école de la milice et aux troupes du KGB et du ministère de l'Intérieur. Cent deux manifestants furent arrêtés.

Pour anticiper ces protestations antisoviétiques récurrentes, le pouvoir eut recours aux méthodes habituelles : le cimetière de Kaunas, où étaient inhumées de nombreuses personnalités lituaniennes, fut transféré du centre de la ville à l'extérieur, ce qui entraîna la destruction de nombreuses pierres tombales et de monuments funéraires considérés comme "idéologiquement nuisibles".

Chaque année cependant, la Toussaint donnera lieu à des commémorations dans différentes localités de la Lituanie durant les années 70 et 80.

Les plus importantes démonstrations de protestation, qui attirèrent l'attention de la presse mondiale, eurent lieu les 18 et 19 mai 1972, après l'immolation de Romas Kalanta. Ces événements furent appelés à l'époque le "Printemps de Kaunas". Trente ans après, en 2002, la télévision nationale russe y consacra une émission spéciale intitulée "Insurrection à Kaunas".

Le 14 mai 1972, au cœur de la vieille ville, dans le square près du théâtre de la musique et face au bâtiment de la municipalité, un jeune de dix-neuf ans s'assit sur un banc public, mit son carnet de notes à côté de lui, s'aspergea d'essence et s'immola. La récente ouverture des archives secrètes du KGB a permis d'apprendre ce qui avait été écrit dans ce carnet, récupéré sur-le-champ par les agents du KGB : "Seul le régime est responsable de ma mort". Transporté dans une clinique, Romas Kalanta décéda au bout de 14 heures sans reprendre connaissance. Cet événement mit la ville de Kaunas en état de choc, et tout particulière-

La marche de protestation du 18 mai 1972 en direction des locaux de la milice et du KGB de Kauna

ment les jeunes. Le 18 mai, un groupe de jeunes gens, réunis pour participer à l'enterrement annoncé par les parents, apprit que, par décision des autorités, Romas avait déjà été inhumé. Révoltée par cette mesure arbitraire, la foule de jeunes refusa d'obtempérer à l'ordre de la milice de se disperser et se dirigea vers le centre de la ville. Les manifestants scandaient les slogans "Vive la liberté !", "Liberté pour la Lituanie !", "Liberté pour les jeunes !", "Occupants hors de Lituanie". La milice se tint à l'écart, mais, face au nombre croissant de manifestants et à l'approche de l'endroit où Kalanta s'était immolé, elle se rua sur la foule de manifestants pour la disperser. La foule parvint cependant à rester compacte tout en lançant des cris d'indignation et poursuivit cette fois sa marche vers les sièges de la milice et du KGB où elle fut arrêtée par un barrage de miliciens. Les manifestants revinrent alors vers le lieu de l'immolation de Kalanta, où des miliciens et des soldats les attendaient aussi. Ces derniers se mirent à frapper et à attraper les jeunes et à les embarquer dans leurs véhicules. Les manifestants se défendirent avec des pierres, érigèrent des barricades dans les rues et renversèrent des voitures de la milice. Des vitrines de magasins volèrent en éclats. Vers 22 heures arrivèrent des renforts de soldats et la manifestation fut dispersée aux environs de minuit. Le lendemain après-midi, des personnes se regroupèrent à nouveau autour du lieu de l'immolation. La manifestation fut pacifique, mais le public refusa de se disperser. En quelques instants, des camions bondés de soldats armés de pistolets-mitrailleurs et de grenades arrivè-

rent sur les lieux et bloquèrent tout le centre de la ville ; la foule, hommes, femmes et enfants, fut encerclée et dispersée sans ménagement. Près de quatre cent personnes furent emmenées dans les véhicules de la milice et enfermées dans les sous-sols du siège du KGB. Cinq manifestants firent l'objet d'une procédure pénale et des condamnations de un à trois ans d'emprisonnement furent prononcées. Deux jours plus tard, la presse et la radio lituaniennes annoncèrent que Romas Kalanta était un malade mental et que la ville avait été le théâtre d'agissements de houligans et de marginaux. Dès le 20 mai, l'information parvint à l'Occident par l'intermédiaire de dissidents russes. À Moscou, ce n'est que le 26 mai que l'agence TASS annonça aux journalistes étrangers "qu'une rixe entre éléments asociaux avait éclatée à Kaunas, qu'un jeune malade mental s'y était immolé, mais que ces événements n'avaient pas de mobiles politiques". Fin mai 1972, les premières pages de la plupart des journaux du monde occidental titraient sur l'immolation de Kalanta et la manifestation des jeunes de Kaunas, en rappelant le contexte de l'incorporation forcée de la Lituanie au sein de l'URSS. Le sentiment patriotique fut renforcé par ces évènements, même si la majorité de la population condamnait les manifestants, de peur de représailles. Kalanta devint le symbole de la liberté et, chaque année à la mi-mai, malgré les menaces des agents du KGB et de la milice, des jeunes se réunissaient sur le lieu de son sacrifice et autour de sa tombe.

Antanas Sniečkus, le secrétaire général du Parti communiste en Lituanie, comprit que les événements de Kaunas représentaient le plus fort trouble civique en URSS et que cela ne pouvait que nuire aux responsables locaux du Parti. Les rapports adressés à Moscou tentèrent de minimiser l'importance de ces événements. La recherche de responsables commença. Elle s'orienta vers le milieu des intellectuels de Kaunas. Sous la pression du KGB et des autorités du Parti, le metteur en scène Jonas Jurašas dut quitter le Théâtre dramatique de Kaunas, toute la rédaction de la revue pour jeunes "*Nemunas*" fut limogée et la censure dans le domaine de la culture renforcée.

Le sacrifice de Kalanta au printemps 1972 marqua la fin de deux décennies de résistance des jeunes contre le régime soviétique dans des organisations clandestines. Plus tard, les jeunes se tournèrent vers d'autres domaines et militèrent en particulier pour la liberté de conscience, en faveur des Amis de l'Eucharistie et de la Ligue pour la liberté de la Lituanie, ainsi qu'en diffusant la presse clandestine.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

Vytautas Valius,
carton acrylique

La rue Haute à Tilsitt (Prusse orientale), centre des imprimeries, des librairies et de la presse lituanienne. Carte postale. Début XX[e] siècle.

Poste frontière russo-prussien et douane à Kybartai.
Carte postale. Début XXe siècle.

L'exploit des « *knygnešiai* », porteurs de livres de l'époque tsariste

par Karolina Paliulis

La Lituanie a fêté en 2004 le centenaire de l'abolition de l'interdiction de la presse. Ont ainsi été mis à l'honneur les *knygnešiai* – littéralement porteurs de livres – ces héros du quotidien qui ont, pendant les 40 ans qu'a duré cette interdiction, assuré au risque de leur vie, la survivance de la langue et de la culture lituaniennes. Ils transportaient sur leur dos les livres imprimés qu'ils passaient clandestinement de Prusse Orientale, et plus spécialement de Petite Lituanie, pour les diffuser ensuite dans toute la Grande Lituanie[1].

Le porteur de livres, gravure éditée en 1989 pour la journée des *knygnešai* (16 mars)

Alors qu'aujourd'hui les Lituaniens jouissent pleinement de la liberté de la presse, il leur est parfois difficile de s'imaginer qu'il y a à peine 100 ans, du temps de leurs grands-parents et arrière-grands-parents, le transport et la diffusion du livre lituanien étaient considérés comme une activité dirigée contre l'État, punissable de bastonnade, de prison ou de déportation, voire de mort.

Les étrangers qui découvrent l'histoire de la Lituanie peuvent s'étonner que, durant la deuxième moitié du XIX[e] siècle, alors que le servage venait d'être aboli en 1861 et que le reste de l'Europe était au seuil du plus moderne des développements, ce pays balte ait eu encore à subir l'interdiction de parler et d'écrire dans sa langue natale.

À la fin du XVIII[e] siècle, l'État conjoint formé par la Lituanie et la Pologne, qui avait existé jusqu'alors, fut démantelé et partagé entre ses voisins russe, prussien et autrichien. Intégrés de force majoritairement

[1] Après les partages de 1793 et 1795, la partie du pays annexée par la Russie fut appelée Grande Lituanie, celle par la Prusse dite Petite Lituanie.

dans l'Empire tsariste, les peuples polonais et lituanien, solidaires dans l'adversité, nourrissaient l'espoir, pendant tout le XIX^e^ siècle, de recréer leur ancien État commun. Ils avaient même espéré que l'empereur français Napoléon I^er^ le ferait en 1812, lors de sa campagne de Russie. Les deux soulèvements de 1831 et de 1863 se soldèrent par des échecs. Après l'écrasement du second soulèvement, la pression tsariste s'accrut encore et l'administration prit de sévères mesures pour couper les Lituaniens de leurs racines.

Les mesures introduites en 1864 furent l'interdiction d'imprimer les livres lituaniens en caractères latins, et même plus tard en caractères gothiques, l'interdiction pour les enfants d'apprendre leur langue natale, suivie de la fermeture des écoles, et l'interdiction d'utiliser le lituanien dans les administrations locales.

Dès 1832, l'université de Vilnius était fermée, ainsi que les écoles supérieures, mesure qui obligea les étudiants à poursuivre leurs études dans des établissements estoniens, ukrainiens ou russes. Le seul lien qui restait à ces intellectuels exilés avait été au moins de pouvoir lire les publications parues en lituanien dans leur patrie. Avec cette interdiction, ils se retrouvèrent mêmes privés de cette possibilité.

Les imprimeries de Vilnius, qui existaient depuis le XVIII^e^ siècle, disparurent. L'Église catholique lituanienne, qui avait commencé à souffrir de la pénurie de livres nécessaires à l'éducation et à la participation des fidèles au culte déjà avant l'interdiction de la presse, fut envahie de plus belle de livres religieux en langue polonaise. L'Église polonaise avait en effet toujours considéré la langue lituanienne comme une « langue de païens » et les prêtres polonais avaient coutume de répéter à leurs fidèles lituaniens : « si tu es catholique, tu es polonais ; sinon, tu es russe et alors tu es orthodoxe ». Rappelons que la Lituanie ne s'était convertie au christianisme qu'au XIV^e^ siècle.

En réaction à tout cet écrasement, un formidable élan national se leva. Les Lituaniens, qui n'avaient pu être eux-mêmes depuis si longtemps, ayant été en partie polonisés – la noblesse lituanienne en particulier ne parlait pratiquement plus que le polonais – abandonnèrent tous projets de lutte armée mais entreprirent de réagir à cette interdiction en résistant, pacifiquement cette fois, dans le domaine de la culture et de l'éducation.

Soutenu par une puissante solidarité populaire, ce renouveau lituanien s'est manifesté à plusieurs niveaux. Tout d'abord, dans la tradition d'impression de la presse lituanienne à l'étranger, en Prusse Orientale et en Petite Lituanie qui reprit avec ardeur ; rappelons que le premier texte imprimé en lituanien, le *Catechismusa* de Martynas Mažvydas, le fut à Königsberg dès 1547 ; de nombreuses publications envoyées par les Lituaniens des États-Unis vers la Prusse alimentèrent aussi le flot des publications clandestines. Ensuite, dans l'acheminement de ces publications qui se fit par la frontière entre la Prusse et la Russie, grâce aux

porteurs de livres. Puis, dans la mise en place d'écoles clandestines pour l'éducation des enfants en langue lituanienne, qui entraîna une désaffection pour les écoles d'État russes, fréquentées par seulement 7 % des enfants lituaniens en 1897, alors que, grâce aux écoles clandestines lituaniennes, 54 % d'entre eux savaient lire et écrire. Enfin, dans l'intérêt croissant que les Lituaniens commencèrent à manifester pour leur propre passé, leur littérature, les spectacles lituaniens et l'apprentissage de la langue lituanienne.

De tous ces phénomènes, celui qui retient le plus l'attention car il fut très rare si ce n'est unique en Europe, c'est incontestablement celui des *knygnešiai*. On estime que, en 40 ans d'interdiction de la presse, plus de 2000 porteurs de livres ont risqué leurs vies pour propager la langue lituanienne. Ils étaient de tous âges, jeunes et vieux, femmes et hommes, paysans, religieux, intellectuels, ayant en commun la flamme de la lituanité. Ils ne tiraient aucun bénéfice de cette activité. Bien au contraire, beaucoup y perdaient leur santé, devant traverser par tous les temps les forêts avec un chargement très lourd. Ils quittaient leurs foyers sans savoir exactement quand ils reviendraient, selon que leur mission s'accomplirait facilement ou non. Ils marchaient seuls, sachant qu'ils portaient sur les épaules l'avenir de leur patrie.

Ce sont les prêtres de Samogitie, issus du monde paysan dont ils partageaient souvent la condition, qui furent les premiers à se lancer dans la résistance anti-tsariste. En particulier, l'évêque Motiejus Valančius qui reprit l'initiative d'imprimer des livres lituaniens en Petite Lituanie et qui eut l'idée de les faire parvenir clandestinement en trouvant des gens de confiance. Pourvu d'une remarquable énergie, plein d'imagination et fin diplomate, Mgr Valančius consacra toute sa vie à l'épanouissement de la lituanité. Son activité de presse clandestine dura de 1867 à 1871.

Avant même le soulèvement de 1863, Valančius visitait déjà beaucoup ses paroisses, incitait les prêtres à se cultiver, à créer bibliothèques et écoles, à prononcer leurs homélies en lituanien et mena parallèlement une campagne antialcoolique. L'interdiction de la presse en 1864 fut un véritable choc pour lui. Il commença très méthodiquement à s'engager sur le chemin de la résistance anti-tsariste. Il écrivit et fit imprimer à Tilsitt, à ses frais, neuf livres dont le contenu était ouvertement politique. Il y expliquait les méthodes de russification de l'administration tsariste et le danger d'anéantissement culturel que leur application représentait pour les Lituaniens. Pour distribuer et placer ces livres dans les paroisses frontalières, il se servait de sa position et de prêtres sûrs, qui joignaient ainsi leurs efforts à la diffusion du livre lituanien.

Il y avait quelques porteurs de livres « professionnels », c'est-à-dire qui se consacraient totalement à cette activité et qui arrivaient à vivre très modestement de ce transport clandestin, même si le prix du livre était parfois doublé à l'arrivée en fonction des difficultés rencontrées en che-

min, mais la plupart des porteurs étaient des paysans ou des personnes ayant une autre source de revenus. Dans tous les cas, tous étaient largement conscients des risques qu'ils encouraient : arrestation, confiscation, emprisonnement, déportation et même mort. Ils le faisaient comme on accomplit une mission : celle de sauver la langue lituanienne.

Le principal obstacle à l'acheminement des publications vers la Lituanie était les frontières très bien gardées de la Prusse et de la Russie. La première ligne de garde courrait pratiquement sur la ligne de démarcation et était si dense que les sentinelles devaient pouvoir se voir les unes les autres et s'entendre. La deuxième ligne se trouvait un peu plus loin, avec des gendarmes à cheval. La troisième ligne s'éloignait de plusieurs kilomètres, parfois même de quelques dizaines de kilomètres. Elle était constituée de soldats russes à la retraite ou d'habitants locaux, chargés de trouver toute marchandise ou toute publication passée en fraude.

Les gardes-frontières, la police et les gendarmes ont arrêté et confisqué environ 6% des publications lituaniennes importées.

Ces dernières étaient transportées de diverses manières. Les livres arrivaient de Prusse en paquets bien serrés de 32 kilos. Les porteurs les passaient le plus souvent eux-mêmes. Parfois cependant, il leur arrivait de payer des contrebandiers ou des hommes forts pour le faire. Juste après avoir fait passer les livres à la frontière, ils les cachaient dans la forêt dans un endroit prévu à l'avance. Ensuite, les livres étaient propagés dans toute la Lituanie par des porteurs-diffuseurs.

Les habitants de la région frontalière jouaient un rôle important car ils avaient un laissez-passer leur permettant de traverser facilement la frontière. Ils s'en servaient pour passer les livres clandestinement. Ces frontaliers jouaient un rôle clé ; comme le docteur Liudas Vaineikis, par exemple, qui utilisait le penchant pour la boisson des gardes du poste-frontière en les « rafraîchissant » volontiers, pendant que les porteurs de livres traversaient en fraude. Le père Sideravičius, de Sudargas, accueillait lui aussi des officiers des unités frontalières. Un des policiers acquis à sa cause se vanta d'avoir laissé passer clandestinement tant de livres lituaniens qu'ils auraient pu remplir 40 charrettes.

On raconte mille aventures sur ces porteurs de livres et leurs efforts pour déjouer l'attention des gardes, certaines drôles, d'autres tragiques.

Une fois que les livres avaient passé la frontière, il fallait les apporter aux points de diffusion, quand c'était possible, en charrettes. Celles-ci étaient munies d'un double fond. Les porteurs de livres mettaient quelque chose par-dessus, de la paille ou des caisses contenant des porcelets par exemple, et faisaient asseoir à côté quelque complice déguisé en paysan ou en religieux. Le curé de Raguva, Stanislovas Račiukas, transportait même ses livres dans un cercueil et payait des pleureuses professionnelles pour l'accompagner. Comme ils voyageaient dans toute la

Lituanie, les porteurs de livres se devaient de connaître les us et coutumes des régions qu'ils traversaient. Ils devaient changer de vêtements, de harnais, atteler un ou deux chevaux selon la tradition locale.

Arrivés aux centres de diffusion, les publications étaient ensuite revendues et réparties en petites quantités entre les porteurs-diffuseurs locaux qui les cachaient et les écoulaient peu à peu.

Les centres d'impression principaux se situaient à Tilsitt, à Königsberg, Klaipėda, Priekulė, Bitėnai, Šilutė et Ragainė. Parmi les imprimeurs les plus cités, on trouve les noms de Otto von Mauderode, Carl Albreg, Julius Raylender à Tilsitt, Martynas Jankus, Hartung à Königsberg. De 1865 à 1904, 2687 publications en caractères latins et gothiques furent imprimées en Petite Lituanie, sans compter les périodiques. La moitié était destinée à la Grande Lituanie. Leur tirage total est estimé à cinq millions d'exemplaires. De son côté, la diaspora lituanienne vivant aux États-Unis fit publier 712 livres qui furent envoyés en Prusse et qui suivirent le même acheminement vers la Grande Lituanie. Bien que l'activité de diffusion créée par Valančius se concentrât surtout en Samogitie, les publications atteignaient les autres régions et surtout celle de Panevėžys.

Deux ans après le début des acheminements clandestins, l'administration tsariste en fut avertie. Les gardes-frontières commencèrent à effectuer des fouilles et arrêtèrent rapidement 17 personnes. Parmi elles, des prêtres, des artisans et des paysans. Certains d'entre eux furent envoyés en Sibérie. Les autres durent payer des amendes et les frais de procédures. Ces amendes pouvaient aller de 25 à 250 roubles selon que les publications confisquées étaient politiques, religieuses ou de simples calendriers. Ces tristes sentences n'eurent pourtant aucun effet sur le transport des livres clandestins, bien au contraire. Abécédaires, almanachs, romans, catéchismes, livres de prières, bibles, livres de conseils pratiques destinés aux agriculteurs furent passés de plus belle. Bientôt vinrent s'ajouter les périodiques, comme le journal *Aušra* (L'Aurore) créé par le docteur Basanavičius, véritable journal de renaissance nationale qui parut pour la première fois en 1883. Virent le jour des périodiques de toutes tendances politiques, comme *Varpas* (La Cloche), revue patriotique, *Ūkininkas* (Le Paysan), proche des libéraux, *Žemaičių apžvalga* (Panorama de Samogitie), lié aux chrétiens-démocrates, et *Darbininkas* (L'Ouvrier), organe des sociaux-démocrates. Furent de suite mis en place des systèmes d'abonnement dont la distribution fut assurée par des organisations de porteurs-diffuseurs. Les historiographes mentionnent qu'il en existait dans 25 villages. La plus connue est sans doute celle de Garšvis. Elle s'est créée en Lituanie centrale, à 150 kilomètres de la frontière de la Prusse Orientale. À sa tête se trouvaient deux des plus célèbres porteurs de livres : Jurgis Bielienis et Kazys Ūdra. Jurgis Bielienis fut un porteur de livres légendaire qui consacra 30 ans de sa

vie à cette activité. Il naquit et vécut à Biržai avec sa femme et ses enfants. Bielienis était constamment recherché, il voyait peu sa famille, et toujours secrètement. L'administration tsariste avait mis sa tête à prix pour 500 roubles. Il fut attrapé bien des fois, mais utilisait toujours son agilité et son imagination pour s'échapper. Il se déguisait en mendiant ou se cachait dans les cheminées. Il avait coutume de dire qu'il ne mourrait que lorsque les Russes auraient quitté la Lituanie. Il fut pour ainsi dire exaucé puisqu'il trouva la mort en se rendant à Vilnius, le 16 janvier 1918, soit un mois avant la proclamation de l'indépendance lituanienne. C'est d'ailleurs le jour de sa naissance, le 16 mars, qui a été choisi en Lituanie pour fêter le jour des *knygnešiai*.

C'est à partir de la maison de Kazys Ūdra qu'étaient diffusés les livres apportés de Prusse. L'organisation de Garšvis comprenait un comptable, Antanas Bužas, et 45 porteurs-diffuseurs qui diffusaient les publications surtout vers l'Est du pays, et notamment à Panevėžys.

C'est ici que l'auteur de ces lignes souhaite insérer une note personnelle : son grand-père, Juozas Masiulis (1864-1940), fut l'un de ces porteurs-diffuseurs, appartenant à l'organisation de Garšvis. Juste après la suppression de l'interdiction de la presse en 1904, il fonda la première librairie de Panevėžys, en 1905, comme le firent d'ailleurs plusieurs de ses confrères porteurs de livres. Cette librairie n'a jamais cessé son activité. Bien qu'étatisée en 1944, elle resta un commerce de livres pendant toute la période soviétique. Elle fut restituée aux descendants Masiulis en 1992 et fêtera son centenaire en 2005. La librairie de Juozas Masiulis, *J. Masiulio knygynas*, se trouve ainsi être la plus ancienne librairie de Lituanie toujours en activité.

D'autres associations existaient dans les autres régions, comme celles de Sietynas près de Mariampolė ou celle d'Atgaja au Nord de la Lituanie, celles d'Artojas ou encore Žvaigždės. Toutes ces organisations et leurs membres, les porteurs de livres, les porteurs-diffuseurs et même les lecteurs étaient constamment recherchés et persécutés par les autorités tsaristes, qui mandataient sans cesse police, gendarmes et contrôleurs des impôts pour les poursuivre, non seulement aux postes-frontières, mais dans tout le pays (Juozas Masiulis fut aussi arrêté et interné hors Lituanie). Ces agents du tsar suivaient et contrôlaient les voyageurs, fouillaient les maisons, les marchés, les foires. En effet, les livres et diverses publications étaient souvent cachés sous les tables des petits marchands d'objets religieux : cierges, images saintes, reliquaires, chapelets. Ils s'installaient le dimanche près des églises ou dans les foires et les marchés. Entre 1889 et 1904, les autorités ont confisqué 234 298 publications qu'elles ont brûlées ou détruites, ce qui représente 6 % du tirage total lituanien. Durant la même période, 2854 personnes tombèrent aux mains des autorités. Un quart de ces personnes furent des porteurs de livres arrêtés déjà à la frontière. 157 porteurs de livres furent déportés,

903 condamnés à la prison, plusieurs condamnés à mort. Les porteurs de livres étaient composés à 80 % de paysans, 5 % de prêtres, 7,5 % de citadins, 7 % de nobles, 1,4 % d'intellectuels et de professeurs.

Le réseau des porteurs de livres retrouvait sans cesse de nouveaux volontaires, et l'administration tsariste échoua totalement dans son projet de russification. Bien entendu, elle s'est cependant rendue coupable d'un très grand ralentissement des publications. Vaclovas Biržiška estime que les Lituaniens auraient pu bénéficier, sans interdiction de la presse, de 3500 titres supplémentaires. En 37 ans d'interdiction, les Russes firent publier 27 titres lituaniens en caractères cyrilliques et les firent distribuer gratuitement aux Lituaniens qui les ignorèrent.

L'interdiction de la presse eut donc un effet totalement contraire à celui que les autorités russes attendaient. Elle n'étouffa pas la lituanité ; au contraire, elle réveilla les Lituaniens d'un sommeil léthargique, insuffla à tout le pays un mouvement de renaissance nationale. L'intense activité intellectuelle de cette période, développée dans la presse clandestine, la diffusion d'idées nouvelles, libérales ou de tous bords politiques, l'incroyable solidarité nationale, prémices de la démocratie, firent rapidement mûrir la conscience nationale. Les autorités tsaristes comprirent leur erreur, elles décidèrent de restituer la liberté de la presse aux Lituaniens en 1904, espérant pouvoir recontrôler à nouveau la presse par la censure et endiguer ce flot contestataire. Mais ce fut trop tard : les porteurs de livres avaient été les agents d'un réveil de la conscience nationale si puissant qu'il allait finalement conduire les Lituaniens à proclamer leur indépendance le 16 février 1918.

Vytautas Valius,
Medžiai prisimena II (Mémoire d'arbres),
gravure, 1988

« Sur les forêts de Lithuanie » (1784)

Un texte oublié de Jean-Emmanuel Gilibert, annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz

Jean-Emmanuel Gilibert naquit le 20 juin 1741 à Lyon. Dès son plus jeune âge, il montra un grand intérêt pour les sciences naturelles ainsi que pour la littérature. Il passa toute son enfance en compagnie de son oncle Gemini, prêtre et auteur de *Poésies sur l'Écriture Sainte et sur plusieurs autres sujets de Piété*. Il est indéniable que ce dernier eut une grande influence sur son éducation et son destin. Gilibert, sur les conseils de son oncle, écrivit alors *Songe d'un Hermite*, publié dans les *Voyages imaginaires*. Malgré son incontestable talent littéraire, il choisit d'étudier la médecine et les sciences naturelles. Il fit ses études à l'université de Montpellier, entre 1760 et 1764. Après son doctorat, il s'installa dans les environs de Lyon et, un peu plus tard, il prit un cabinet en ville. Il s'impliqua de manière active dans la vie culturelle et politique. Toutefois, la plus grande partie de son temps était consacrée aux herborisations et à la description de la flore lyonnaise. Jean-Jacques Rousseau, qu'il rencontra, partageait ce même engouement pour les plantes.

Sa passion pour la botanique fut aussi la cause de ses graves problèmes financiers. Les cours qu'il donnait dans cette matière eurent tant de succès qu'il décida d'organiser un jardin botanique. Les diverses instances administratives qui lui avaient donné l'assurance de financer son projet ne tinrent pas parole. L'argent promis n'arriva jamais. Gilibert, homme honnête, couvrit de sa poche tous les frais engagés. Les ouvriers reçurent leur salaire, en revanche, cette opération le ruina. Il fut dans l'obligation de trouver très rapidement un poste pour vivre et rembourser ses dettes.

À cette époque, l'État polono-lituanien traversait une crise grave qui s'acheva avec sa disparition totale vers la fin du XVIII^{e} siècle. Stanislaw August Poniatowski, le dernier roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, décida alors, avec un groupe de nobles, d'entreprendre une série de réformes pour sauver le pays. Celle qui touchait à l'éducation était l'une des plus urgentes et des plus importantes. La nécessité de l'enseignement moderne des sciences naturelles se trouvait être l'une des priorités. Les naturalistes français ayant une solide réputation dans l'Europe du XVIII^{e} siècle, c'est tout naturellement en France que les envoyés du roi et grand-duc choisirent de recruter un savant. Le poste à pourvoir se situait à Grodno, où Konstanty Tyzenhauz (Konstantinas Tyzenhausas), ministre du roi et grand-duc, tentait de créer plusieurs manufactures pour accompagner cette modernisation du pays.

La mission du naturaliste engagé consistait à créer une chaire de sciences naturelles, mais également une école de formation de sages-femmes, un cabinet d'histoire naturelle et un jardin botanique. Il était également chargé de l'enseignement de la médecine, de l'agronomie et des sciences vétérinaires. Enfin, parmi ses autres obligations, il devait établir une description des richesses naturelles du pays.

Gilibert était recommandé au roi par deux grands naturalistes : Albert Haller, botaniste, médecin et philosophe suisse, et Antoine Gouan, botaniste et ichtyologue de Montpellier. Les deux connaissaient bien les travaux de Gilibert et l'estimaient particulièrement. En 1774, il fut donc accepté par Tadeusz Downarowicz, émissaire du roi.

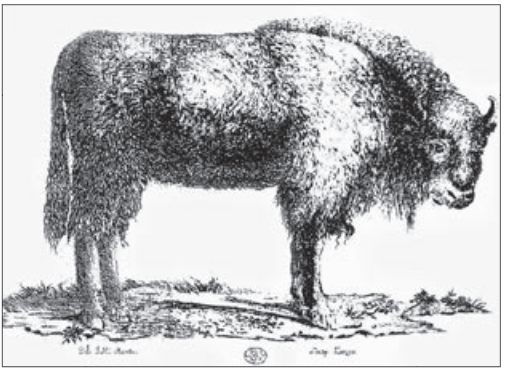
Le botaniste lyonnais prépara très soigneusement son départ pour la Lituanie. Il étudia pendant plusieurs mois les collections du Jardin de Plantes et discuta avec les botanistes parisiens, dont Bernard et Joseph-Antoine de Jussieu. Il retournera à Montpellier pour étudier une fois encore les plantes du Midi. Sur les conseils de Gouan, il fit une longue excursion dans les Pyrénées. Enfin, sur sa route vers la Lituanie, il visita les institutions scientifiques et les savants de Suisse et d'Autriche. Il arriva à Grodno en 1775 et resta en poste en Lituanie durant huit ans.

D'un point de vue historique, nous pouvons dire qu'il remplit sa mission à merveille. Indépendamment de l'importante tâche de l'organisation de l'enseignement qui lui avait été confiée, Gilibert est également l'auteur de nombreux travaux et descriptions naturalistes, géographiques et politiques de la Lituanie. Il quitta le pays sur sa demande en 1783 pour revenir en France. La nostalgie, la dureté du climat et les conflits avec l'administration furent les principales causes de son départ. Pendant une année, le poste resta vacant. Le roi espérait probablement que Gilibert revienne en Lituanie. Il fut remplacé par Georg Foster, naturaliste et compagnon du capitaine Cook. Jean-Emmanuel Gilibert, jusqu'à sa mort en 1814, a toujours fait preuve d'un profond attachement à la Lituanie. Il le prouva à maintes reprises, tant dans ses écrits que dans ses exposés.

L'importante œuvre de Gilibert est relativement bien connue des historiens et surtout des historiens des sciences. Il existe par ailleurs plusieurs biographies sur ce naturaliste. Certains de ses écrits restent cependant peu connus. Tel est le cas de *Sur les forêts de Lithuanie*. Ce texte fut prononcé lors d'une séance de la Société d'Agriculture de Lyon en 1784 et fut publié dans la deuxième édition des *Plantes d'Europe*. Il est jugé comme très important par les biographes de Gilibert mais reste pratiquement inconnu. Signalons que son importance est liée non seulement à la très belle description des forêts lituaniennes, mais aussi à la présentation des idées nouvelles pour les sciences naturelles de cette époque. Nous pouvons également y remarquer l'excellente description d'une forêt vierge en comparaison avec les forêts exploitées dans des

buts économiques, ainsi qu'une formidable compréhension du rôle de ces forêts pour la santé de l'homme et pour la formation du sol.

En présentant ce texte, nous avons tenu à garder l'orthographe originale de Gilibert.



La « *Bisonne de Gilibert* », gravure par Jean Henri Müntz

Sur les forêts de Lithuanie, lu à la Société d'Agriculture de Lyon 1784

Les forêts de Lithuanie couvrent au moins le tiers de la surface de cette grande Province. L'homme n'a point imprimé ses pas dans la profondeur de ces vastes retraites abandonnées à la nature, plusieurs d'entre elles n'ont jamais été parcourues dans toute l'étendue de leur diamètre. Le naturaliste & le philosophe y trouvent le spectacle unique & nouveau de la nature première, travaillant sans le concours de l'homme & sans être interrompue ni par la divagation ou l'impatience de ses désirs, ni par la multitude ou la variété de ses efforts. Là, elle n'est ni embellie, ni troublée par sa présence; là, dans la silence auguste de la solitude & des hivers, la végétation semble survivre aux âges, se développer au travers des siècles, braver le temps & en graduer le cours, soit dans ses périodes les plus rapprochées, soit dans ses époques les plus éloignées.

C'est dans la profondeur de ces retraites immenses que la nature renferme quelques-unes de ses productions les plus rares, qu'elle conserve & multiplie parmi les animaux des espèces qui dépériroient ou disparaîtroient sans cet abri de dessus la surface de la terre; qu'elle fait croître des plantes que l'on n'avoit encore déterminées que sur les Alpes ou dans la Sibérie[1]. J'en ai acquis la preuve dans la grande Forêt Royale de Bobruczina, que je fis ouvrir en 1776. Dans toute l'étendu de sa longueur, j'y ai déterminé le *Rhamnus alpinus*, l'*Evonymus verrucosus*, le Groseillier des Alpes, la Pyrole arbrisseau *Pyrola frutescens*, l'Iris de Sibérie *Iris sibirica*, la Campanule pyramidale, la Campanule à feuilles de lys *Campanula lilifolia*, la Campanule thyrsoïde *Campanula thyrsoïdes*[2], l'If, & nombre d'autres plantes rares décrites dans la Flore de Lithuanie[3].

L'ensemble de ces forêts est loin d'offrir une uniformité constante; le Pin, le Sapin, le Trémule en forment la plus grande partie, d'autres admettent le Chêne, le Frêne, l'Orme, presque

tous les arbres d'Europe & une foule d'arbrisseaux. Ils y acquièrent moins d'élévation, moins de grosseur qu'en Allemagne. Les Sapins n'y fournissent pas de hautes mâtures pour la marine[4]. Les chênes peu élevés n'offrent pas de bois de charpente d'un volume considérable.

Le sol de ces forêts, comme dans les terrains cultivés, est formé d'une terre très légère, sablonneuse, remplie de madrépores, de coquilles fossiles agathifiées ou calcaires. Au-dessous de cette première couche épaisse de plusieurs pieds, règne une couche d'argile, assez profonde, qui repose elle-même sur un lit de terre à foulon grisâtre. De hautes ravines, profondes quelquefois de cent pieds[1], facilitent les observations à cet égard & en établissant la certitude ; elles m'ont mis à portée de vérifier jusques à quel point pivotoit la racine des Pins. J'ai constamment observé dans ceux qui bordaient la marge des ravines que leurs racines égaloient en longueur celle du tronc, que le volume des racines latérales égaloit celui des branches & qu'elles pivotoient au travers des trois couches indiquées. Cependant, lorsque la couche argileuse, trop compacte, offre un obstacle qui ne permet pas à la racine de la percer, alors elle s'étend horizontalement, & cessant de fournir à l'arbre qui la produit un point d'appui aussi solide, cette disposition, contraire à la nature, le rend beaucoup plus susceptible d'être déraciné par le vent, aussi cet accident est dans ces cas là très fréquent.

Les Sapins & les Pins croissent de préférence & forment presque toutes les forêts dans les terres sablonneuses ; au dessous rampent les Myrtilles, *Vaccinia*, les Raisins d'ours, *Arbustus uva-ursi* ; dans les terrains inférieurs, dans ces bas fonds qui s'étendent l'espace de plusieurs lieues & ne sont, comme je l'ai prouvé ailleurs, que d'anciens marais desséchés[5], croissent & s'élèvent nos arbrisseaux de verdure, le Sorbier des oiseaux *Sorbus aucuparia*, le Fusain *Evonymus*, le Noisetier, plusieurs Saules surtout le Marceau, (Salix) *Caprea*, les Peupliers, les Chênes, qui y prennent plus de corps que dans la hauteur des forêts. Là, les arbres & les arbrisseaux forment des touffes si serrées qu'on ne peut pénétrer dans les forêts qu'à l'aide de la cognée. À peine le soleil peut atteindre de ses rayons le sol qu'elles couvrent ; il ne pénètre dans ces retraites sombres que par l'universalité de son action sur la nature, sa présence immédiate dans la profondeur de ces massifs mobiles de verdure ne peut être due qu'instantanément à l'impulsion des vents & à la prise que donnent à leur action les tiges élevées qui dominent sur les arbres de moindre stature. Là, la chaleur intérieure du sol concentrée par l'ombrage épais dont il est revêtu, semble dispenser l'astre bienfaisant qui préside à la végétation, d'une partie de son influence puissante. Là, la verdure toujours vive n'y perd son éclat qu'au retour des hivers & entretient une fraîcheur agréable & permanente.

C'est dans le silence de ces vastes asiles que les bêtes fauves de plusieurs espèces trouvent un abri & perpétuent leur race loin des poursuites & presque hors des atteintes de l'homme. Ces profondes retraites nourrissent l'Urus de César ou le Bison[6], espèce de Bœuf à large crinière ; dont le poil

[1] Telles sont les ravines de Pognemogne près de Grodno, l'une d'elles offre à un filon de mine de fer micacé & granulé, au-dessus duquel s'étend une couche de trente pieds d'épaisseur d'une marne très blanche, très légère, vraiment calcaire, adhérente, se détachant lorsqu'on veut la fouir, en masse de deux ou trois pieds d'épaisseur, dont la légèreté est étonnante.

exhale l'odeur de musc, le Lynx, espèce de Léopard à queue tronquée, orné d'un bouquet de poils à l'extrémité des oreilles, l'Ours noir, l'Ours fauve & le blanc[7], le Sanglier, le Bobak[8] & etc. Une rivière traverse-t-elle ces forêts, comme celle de Bobruczina à six lieues de Grodno, celle de Reaka à cinq lieues de Nowogrodek, leurs rives sont peuplées de familles de castors qui s'y construisent des digues & des loges comme dans le Nord de l'Amérique[9].

Mais l'observateur, en s'enfonçant dans ces forêts aussi antiques que le sol qu'elles couvrent, y cherchoit en vain les vestiges de cette décrépitude de la nature dont l'éloquent Auteur de l'*Histoire Naturelle, générale & particulière* a tracé le tableau dans sa première vue ; on n'y voit point les arbres pressés se nuire les uns aux autres, les cadavres de végétaux amoncelés surcharger la terre, étouffant les germes prêts à éclore, entretenant une vaste corruption & servant de retraite aux animaux vénéneux ou immondes. Tout ici semble au contraire animé & plein de vie, des troncs énormes ont-ils été renversés par les vents ou sont-ils tombés de vétusté, les plantes parasites, les Mousses, les Lichens, les Champignons, les Agarics en pompent la substance, des insectes nombreux, des Scarabées de diverses espèces, plusieurs sortes de Cérambix[10], les mouches à miel[11], surtout en dévorent la partie ligneuses & en détruisent la masse en peu de temps. Lorsque aucun accident n'a décidé leur chute, lorsqu'ils n'ont succombé que sous les poids des années, la nature avoit déjà préparé de longue main la dissolution intérieure du corps ligneux; aussi les vieux arbres offrent-ils longtemps d'avance les symptômes de la mort, unis aux signes de la décrépitude; leurs grosses branches, leurs troncs cariés, vermoulus, endommagés par les pluies, ou par le travail des animaux, quelquefois les fissures, les déchirements qu'ils éprouvent par les grandes gelées[II] sont les avant-coureurs plus ou moins éloignés de leur décadence. Ont-ils cessé de vivre, des vents impétueux les renversent & couvrent le sol plutôt de leurs débris que de leur masse ; dès la troisième année, leurs tronçons épars sont couverts par des végétaux parasites, ou ensevelis sous la terre végétale que fournissent les feuilles des arbres encore vivants, ou détruits par l'action puissante de sphéria[12], sorte de fongosité qui s'attache aux arbres morts, par le travail des insectes qui y déposent leurs œufs & enfin par le concours de ces causes réunies.

On n'observa point non plus l'étonnant effet de l'entrelacement des branches dans les grands végétaux & dans les arbrisseaux agrestes, dont parle le Pline François[13], rien ne m'a paru désordonné, dans ces plantations immenses que la nature semble s'être réservées à elle seule ; chaque arbre, chaque arbuste, chaque plante y trouve sa place sans nuire à celle qui l'avoisine ; les espèces végétales y sont très nombreuses ; là seulement vous trouvez les grands animaux de chaque espèce, l'Élan, le Bison, les grands Aigles, les Faucons, etc.

Voulez vous au contraire voir les traces de désordre & de déprédation de l'homme envers la nature, jetez les yeux sur les forêts qu'il a souvent parcourues : les vestiges du feu ont noirci la base des arbres, en ont extravasé les sucs, les ont mutilés,

[II] Lorsque le thermomètre est au-dessous de 20 degrés, on entend fréquemment en parcourant ces forêts, un bruit effrayant ; c'est celui que produisent les arbres en se fendant perpendiculairement & en éclatant par l'effet de la gelée.

dans la vigueur de leur âge, pour extraire de chaque pied quelques livres de térébenthine ou de goudron ; c'est là que les cadavres de grands arbres tombés avant le temps languissent sur la terre & offrent au voyageur l'image de la destruction ; c'est là que le besoin des arts, tantôt les dépouillant de leurs feuilles ou de leur écorce, tantôt les outrageant par de profondes incisions, force la nature à ne nous présenter que le spectacle d'une végétation faible ou imparfaite, tantôt encore par des coupes successives, la main destructive de l'homme découvre une partie du sol, détruit les rapports de ce vaste ensemble.

Là enfin, les animaux plus rares, plus timides, semblent fuir le domaine de l'homme, vous n'entendez plus les concerts nombreux & répétés d'une foule d'oiseaux que la nature avoit relégués dans ces vastes retraites ; ce spectacle de la vie & du mouvement s'affaiblit & s'éloigne des forêts trop fréquentées, elles ne sont presque plus que de grands déserts. Mais quelle est, dira-t-on, l'utilité de ces grandes masses végétales qui, inaccessibles à l'homme, destinées en apparence uniquement aux animaux qui lui sont le plus étrangers, paroissent ne rien fournir à ses besoins & ne contribuer à aucune de ses jouissances ? Dans l'ordre général, elles modifient l'atmosphère, sans parler des courants d'air qu'elles procurent & auxquels l'observation nous a montré plus d'une fois que les villages environnants devoient l'avantage d'être exempts des maladies épidémiques qui désolent les pays découverts, si de ces grands rapports nous passons à l'examen des avantages particuliers qu'elles procurent, nous apercevrons que plus le climat est froid, plus les forêts sont nombreuses & touffues, plus elles nourrissent en abondance les bêtes fauves dont la fourrure fournit à l'homme le vêtement le mieux approprié à la rigueur du climat ; & par un effet admirable de la sagesse des lois de la nature, les fourrures semblent dans le Nord prendre le caractère des forêts qui ont vu croître les animaux auxquels nous sommes redevables, les peaux de castor, de loutre, de renard, de loup, de lynx, d'ours, offrent dans le Nord des fourrures plus longues, plus belles, plus touffues, plus douces que celles que nous retirons des mêmes animaux dans des climats plus tempérés.

Par une suite de cette économie de la nature qu'on peut contempler sans éprouver le sentiment d'une vaine & douce reconnaissance, les forêts dont nous nous occupons offrent le supplément des dons que la nature a prodigués aux contrées du Midi ; presque tous les troncs cariés des vieux arbres recèlent des essaims d'abeilles, qui chaque année produisent une étonnante quantité de miel, d'où l'habitant fait se composer une boisson appelée Lipiei, qui conservée s'améliore ainsi que le vin par la vétusté & qui après un siècle, dépurée par le laps de temps, fournit une liqueur aussi agréable & aussi spiritueuse que nos meilleurs vins d'Espagne & de Chypre. Le miel de ces forêts n'est ni moins blanc ni moins délicat que notre miel de Narbonne.

Dans ces climats froids & tranquilles, de longues nuits étendent le règne des ténèbres & semblent empiéter sur le cours de la vie ; l'immense quantité de cire qu'on retire des forêts, les résines abondantes qu'elles fournissent, présentent les moyens de subvenir au besoin plus fréquent & plus urgent de s'éclairer.

La permanence de l'hiver devient, par la densité que le sang y acquiert,

le principe des fièvres ardentes inflammatoires qui sont si communes dans le Nord ; ces Forêts en recèlent les vrais spécifiques dans les Myrtilles, les Ronces, les Framboisiers, les Épines-vinettes dont elles sont jonchées. N'offrent-elles par d'ailleurs des ressources abondantes dans la variété infinie d'aliments qu'elles présentent ? Parmi les oiseaux, indépendamment de plusieurs de ceux que nourrissent nos climats, le Jaseur de Bohème, les Coqs de Bruyère, le Bec croisé & d'autres, fournissent avec profusion des mets délicats que le luxe de nos tables envieroit à ces contrées solitaires. Parmi les quadrupèdes, le Chevreuil, l'Élan, le Bison offrent à l'habitant une nourriture abondante, une chair succulente & agréable. Mais toutes ces considérations semblent s'évanouir aux yeux de l'observateur, lorsqu'il aperçoit que, sans ces forêts, le pays que nous décrivons seroit absolument stérile, là comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, c'est à ces masses végétales, à leur ancienneté qu'on est redevable des terrains cultivés, nous pouvons envisager les forêts comme de vastes laboratoires où se prépare à l'aide du temps, où se reproduit à la longue, cette terre organique, la seule qui soit propre à la végétation des espèces qui nous nourrissent, la seule qui puisse nous donner d'abondantes moissons sans engrais, lorsque les bois qui l'avoient longtemps couverte ont disparu ou par l'effet d'un incendie ou par le travail de l'homme.

---

[1] Il est intéressant de remarquer que Gilibert est l'un de premiers auteurs qui comparait la nature du nord de l'Europe avec celle des hautes montagnes. Cette idée est particulièrement importante pour l'histoire de la biogéographie.

[2] Les noms scientifiques de plantes et d'animaux sont toujours les binomes latins. Malgré certaines révisions qui ont modifié la nomenclature de certaines espèces, nous avons décidé de garder les noms originaux de l'article de Gilibert.

[3] Il s'agit de Flora Lithuanica inchoata*, seu enumeratio Plantarum quas circa Grodnam collegit et determinavit,* la première flore de la Lituanie, publiée à Grodno-Vilnius en 1781-1782, dont Gilibert est l'auteur.

[4] Cette information n'est pas exacte. Le fait que la grande majorité des mâtures importées de Baltique provenaient d'Ukraine est dû au quasi monopole du port de Riga et au caractère du bassin versant et non à la qualité des pins dans les forêts lituaniennes. On peut signaler que, malgré ce monopole, le prince Radziwiłł (Radvila) exportait de Lituanie les « pins de Riga » pour les mâtures de la marine anglaise et française.

[5] Gilibert est l'un des premiers naturalistes à décrire la succession des habitats naturels.

[6] Gilibert fut probablement le premier à élever des bisons d'Europe. Pendant deux ans, il s'occupa de la bisonne qui lui avait été offerte par les veneurs du roi et grand-duc. Il l'a décrite dans un mémoire intitulé : *Miscellana observatio prima de bove uno seu de bisone Lithuanico*. Pour la première fois, un savant y décrit les mœurs du bison d'Europe, sa morphologie, les tentatives d'hybridation avec le bœuf domestique, les préférences alimentaires. Le mémoire de Gilibert était, et ceci pendant plus que 150 ans, parmi les plus importants ouvrages sur la biologie de cette espèce.

[7] L'ours brun *Ursus arctos* est un animal dont la couleur et la morphologie sont très variables. Pour cette raison, il arrivait autrefois assez souvent qu'en Lituanie, mais aussi ailleurs, on décrivait plusieurs espèces d'ours. L'information erronée sur la présence de l'ours blanc en Lituanie provient probablement de l'ouvrage du grand naturaliste de la Renaissance, Conrad Gessner. On peut essayer d'expliquer cette erreur par la présence de peaux d'ours blancs dans les demeures de seigneurs lituaniens, mais aussi par l'existence en Lituanie d'ours à la peau argentée, dit « silver », particulièrement recherchée et estimée par les marchants de fourrures.

[8] Bobak ou *Marmota bobak*. La marmotte des steppes ne vit ni en Lituanie ni dans le milieu forestier. Cette espèce était autrefois souvent élevée en Lituanie comme animal de compagnie, d'où probablement l'erreur de Gilibert.

[9] Gilibert consacra un mémoire aux habitations de castors en Lituanie.

[10] Les coléoptères de la famille *Cerambicidae* se nourrissent souvent de bois mort.

[11] Les abeilles.

[12] Ce nom signifie probablement plusieurs espèces de champignons qui décomposent le bois.

[13] Georges Leclerc Buffon (1707-1788).

Croix lituanienne, près du village de Bakainiai,
province de Kėdainiai (XIX[e] siècle)

L'art des croix en Lituanie

par Alė Počiulpaitė

Depuis des siècles, la Lituanie porte le surnom de « terre des croix ». Aujourd'hui encore, il serait difficile de trouver un village, un sanctuaire, un cimetière, un champ sans ces monuments populaires en bois. Dans le passé, de nombreux chercheurs et voyageurs attentifs étaient surpris par leur multitude, leur variété et leur finesse artistique. En effet, au vu de la richesse décorative des croix et de leur densité, il est possible de définir les limites ethnographiques de la Lituanie.

Les croix ou les chapelles miniatures sont fréquentes dans les pays catholiques. Ce qui rend la Lituanie unique, c'est la multitude de croix, leur diversité et leur richesse décorative ainsi que leur place exceptionnelle dans l'art populaire et l'attachement toujours vivant à la tradition. L'art des monuments sacrés en bois est une forme de spiritualité spécifique aux Lituaniens pour exprimer leurs souhaits, leurs prières, leurs messages de gratitude, de joie ou de douleur.

L'art des croix est d'abord un métier d'artisan, celui du tailleur de croix. Mais il ne se limite pas à cela. La naissance d'une croix (*kryžius*), d'un poteau à toit (*stogastulpis*), d'un poteau-chapelle (*koplytstulpis)* ou d'une chapelle miniature (*koplytėlė*), dans un village ou une communauté religieuse, est conditionnée par l'intention et le but du commanditaire, la conception et la destination du monument, les traditions et les rites qui vont accompagner la vie de ce monument en bois.

La croix, comme symbole et signe de la chrétienté, est commune à toute la Lituanie, avec des différences régionales. Dans la région de Dzūkija[1] par exemple, les souffrances du Christ sont particulièrement mises en valeur. Ici, les croix anciennes présentent très souvent une scène classique de la Crucifixion, où, à côté du Christ crucifié, sont fixées de petites sculptures de la sainte Vierge et de l'apôtre saint Jean. La croix de Dzūkija se distingue par sa silhouette singulière : une lance et un marteau à manche long, voire deux lances, forment au croisement avec la traverse un triangle renversé. Dans d'autres régions, les motifs des instruments de la Passion du Christ (marteaux, lances, tenailles, cordes) sont plus rares.

[1] La Lituanie se compose de cinq régions historiques : deux grandes, Aukštaitija (le Haut-Pays en français), qui s'étend du centre au nord-est du pays, et la Samogitie (Žemaitija en lituanien), au nord-ouest de la Lituanie, deux plus petites, Dzūkija, au sud-est, et Suvalkija, au sud-ouest, et la région de Klaipėda, reliquat de la Petite Lituanie (ancienne Lituanie prussienne, aujourd'hui intégrée dans l'oblast russe de Kaliningrad).

Dans la région d'Aukštaitija, les croix sont ornées de motifs décoratifs taillés dans le bois, souvent aussi ajourés que de la dentelle au crochet. Les chapelles miniatures taillées à la croisée des croix sont d'une grande richesse ornementale. Les motifs décoratifs se composent d'éléments géométriques (triangles, anses, cerceaux, trapèzes) et végétaux (feuilles, branches, fleurs, dont de multiples représentations de tulipes). Cette riche décoration accueille harmonieusement les sculptures miniatures. Aussi bien en Aukštaitija qu'en Dzūkija, il existe une forme particulière de croix, couverte d'un toit, habituellement appelée poteau à toit (*stogastulpis*). En Aukštaitija seule, on peut aussi trouver des poteaux à trois, voire à quatre toits. Les toitures, aux supports souvent décorés qui relient la corniche au toit, ont l'air d'être enfilées sur le poteau. Sous les toits sont exposées les sculptures miniatures et le sommet est surmonté d'une croix en fer. Dans la région de Suvalkija, les croix sont plus modestes que celles d'Aukštaitija, aux motifs décoratifs différents.

La forme et la grandeur des croix de Samogitie sont variables, mais les monuments hauts et massifs sont privilégiés. Une version spécifique de la croix est celle de saint Benoît ou croix à deux traverses. Ces dernières sont beaucoup moins nombreuses que les croix à une traverse et furent érigées sur commandes particulières, notamment pour protéger contre la peste ; elles sont parfois appelées croix de la peste. Dans la première moitié du XX^{e} siècle, les croix à deux traverses se voient ériger pour les occasions importantes dans la vie de la nation. Alors qu'elles sont très hautes, avec un grand espacement entre les deux traverses, et peu décorées dans la région de Dzūkija, elles sont plutôt basses et richement ornées en Samogitie.

Dans toutes les régions, on peut trouver des chapelles miniatures installées près des arbres, le long des chemins, dans les forêts, loin des fermes. Mais par leur nombre et leur variété, ces petits monuments ont été surtout répandus en Suvalkija. Si la présence de poteaux-chapelles est fréquente partout, elles dominent particulièrement en Samogitie.

Ce n'est qu'en Samogitie que les chapelles miniatures sont installées directement sur le sol. Elles sont présentes aussi bien le long des routes, dans les cours des fermes et dans les cimetières que dans les sanctuaires et même dans les forêts. Ce sont des compositions de différentes formes et dimensions allant de la maisonnette ordinaire en miniature jusqu'à la copie d'une église de deux à trois mètres de haut. Elles abritent naturellement de nombreuses sculptures.

La région de Klaipėda, et tout particulièrement la presqu'île de Neringa, se distingue par ses « *krikštas* », stèles tombales ayant une forme bien singulière. Ce sont des planches, de petite taille, aux ornements symboliques taillés. Certains chercheurs les attribuent à l'ancien culte païen des morts et aux croyances anciennes.

Outre la croix, chaque monument sacré comporte aussi une figure du

Christ crucifié. D'autres représentations du Christ peuvent également être présentes tels que le Christ de Nazareth, le Christ de pitié ou le Christ portant la croix. Parmi les représentations de la sainte Vierge dominent la Vierge protectrice, Notre-Dame des Douleurs et la Pietà : l'image de la Mère de Dieu, et surtout de ses souffrances, est proche et compréhensible à l'homme dont la vie était dure et semée de malheurs. Parmi les autres personnages, saint Jean Népomucène et saint Jean-Baptiste sont particulièrement aimés : leurs sculptures sont déposées dans les chapelles érigées aux abords des rivières, lacs et ponts. La figure de saint Georges, vénéré en Lituanie comme protecteur de la maison et surtout des animaux, a été habituellement déposée dans les fermes, celle de saint Isidore dans les champs, et celle de saint Antoine, vénéré pour ses miracles, était invoqué en cas de perte d'un objet ou de grave maladie. Les malades cherchaient aussi de l'aide auprès de saint Roch, son effigie figurant dans les chapelles installées loin des habitations, parfois dans les forêts. Pour protéger les maisons et les biens contre le feu, un poteau-chapelle était habituellement installé au centre d'un village ou d'une cité, avec la représentation de saint Florian, plus rarement de sainte Agathe. On peut poursuivre ainsi l'énumération de dizaines d'autres sujets ou de représentations de saints peuplant les poteaux-chapelles, chacun étant lié à un événement de la vie de la personne qui a érigé la croix.

Dans la stylistique des petites sculptures populaires, il est facile de reconnaître les personnages traditionnels de l'iconographie chrétienne. Les tailleurs de croix s'inspiraient de sculptures de sanctuaires, d'illustrations de missel, de tableaux religieux, sans oublier les sujets puisés dans les chansons populaires lituaniennes. La plupart des sculpteurs étaient des autodidactes, sans formation artistique, ayant au mieux travaillé quelque temps auprès d'un tailleur reconnu (la situation n'a guère changé aujourd'hui). Même s'il cherchait à rester fidèle aux modèles sacrés, l'artisan gardait toujours sa liberté d'interprétation. Ce qui était important pour lui, ce n'est pas de reproduire à l'identique des traits de visage ou des caractéristiques d'une époque historique, mais de transmettre l'idée porteuse du modèle. C'est la raison pour laquelle les saints sont habillés de vêtements villageois et empruntent les traits de visage typiquement lituaniens.

Chaque création artisanale traduit une intention concrète. Certains monuments, surtout en Samogitie, sont des croix votives. Leurs commanditaires firent la promesse de construire une croix ou une chapelle à titre de demande de protection contre la guerre ou les maladies, d'aide pour avoir un enfant, de remerciement, ou pour se faire pardonner.

La plantation d'une croix ou d'un poteau-chapelle va au-delà d'un acte en soi, individuel ou collectif. La croix érigée s'inscrit dans la vie quotidienne d'une personne ou d'une communauté. Elle devient l'objet

de prières et de suppliques. Les signes du respect à son égard prennent parfois des formes singulières. Par exemple, en Samogitie, la sculpture de la Sainte Vierge est revêtue d'habits en tissus et porte des colliers d'ambre ; les chapelles miniatures considérées comme miraculeuses font l'objet d'offrandes, de petits miroirs ou d'images. Dans la région de Dzūkija, il n'est pas rare de voir des croix enrubannées aux couleurs nationales ou nouées d'un petit tablier symbolisant l'attente d'une femme désirant enfanter. Une croix vétuste, comme tout objet sacré, doit être brûlée selon un rite bien défini.

Parfois, des croix isolées plantées de manière spontanée donnent naissance à des ensembles appelés Collines de croix, dont la plus importante, celle de Šiauliai, est connue au-delà des frontières du pays. Des centaines, voire des milliers de croix sont plantées sur la colline pour exprimer dans le bois la douleur, la joie, la prière, le dernier espoir ou la gratitude. C'est comme si le bois était l'incarnation d'une prière ou d'un appel caché du cœur, dont le contenu est parfois exprimé par une modeste dédicace. Même si la Colline de croix de Šiauliai reste un phénomène exceptionnel, elle n'est pas unique. Il existe d'autres collines de croix, plus petites et moins connue[2]. Leur formation est souvent liée à des sources miraculeuses ou à des lieux d'apparition de la Sainte Vierge.

Aujourd'hui encore, la Lituanie peut être considérée comme une vaste exposition à ciel ouvert de l'art des croix, où l'on peut voir le reflet de l'art traditionnel authentique et les origines de l'art populaire contemporain.

De vieilles croix et chapelles miniatures datant de la fin du XIX^{e} siècle ou du début du XX^{e}, que l'on peut encore découvrir, parsemées ici et là comme des perles rares, contiennent rarement d'authentiques sculptures anciennes, tant à cause du temps que des événements historiques qui furent dramatiques pour cet art. L'art des croix a en effet dû traverser plusieurs périodes tragiques. Après la révolte de 1863, le tsar promulgua non seulement l'interdiction de publier des livres en caractères latins en Lituanie[3], mais aussi celle d'ériger ou de réparer des croix en dehors des lieux sacrés (cimetières et sanctuaires). Cette interdiction ne freina cependant pas l'habitude de tailler des monuments en bois avec les sculptures des saints vénérés.

Il n'en est pas moins vrai que les interdictions du tsar furent moins désastreuses que celles de l'occupation soviétique. Le pouvoir communiste, tout en interdisant de tailler des croix, mena une vaste campagne

[2] Citons notamment les Collines de croix de Kaunas, de Veiveriai et de Merkinė.

[3] Cette interdiction est à l'origine du mouvement sans précédent des porteurs de livres et de la création des écoles lituaniennes clandestines ; cf. l'article *L'exploit des « knygnešiai », les porteurs de livres de l'époque tsariste,* par Karolina Paliulis, infra pp. 11-18.

de destruction des monuments sacrés en bois, y compris les chapelles miniatures, avec toutes les sculptures de grande valeur artistique qu'elles contenaient. La destruction a touché non seulement l'ensemble unique de la Colline de croix de Šiauliai (elle fut totalement rasée à deux reprises) mais également des monuments isolés. Afin de sauver les croix avec leurs saints, les Lituaniens, surtout en Samogitie, plantèrent des buissons autour des monuments pour les cacher à l'œil étranger. De nombreuses sculptures anciennes ont également été sauvées par des conservateurs de musée.

En dépit de ces terribles conditions, la tradition de l'art des croix parvint à survivre. Après chaque destruction de la Colline de croix, de nouvelles croix – chaque fois plus nombreuses – étaient plantées. Elles furent le plus souvent transportées et installées à la faveur de la nuit. De nombreuses croix furent érigées dans les enceintes des églises (où il était plus délicat de faire appliquer la loi) lors de diverses occasions : commémoration du baptême de la Lituanie, jubilé de saint Casimir, etc. D'autres croix furent plantées dans des enclos privés. Aujourd'hui, ces croix, créées durant les cinquante dernières années, sont à la fois un témoignage de la résistance à l'occupation et une étape très importante dans l'évolution de la tradition lituanienne de l'art des croix.

Il est remarquable que, durant la période soviétique et ses interdictions de créer des monuments traditionnels d'art sacré, des œuvres laïques du même type firent leur apparition et s'intégrèrent progressivement dans le paysage culturel du pays. Ce sont principalement des ensembles de sculptures taillées dans le bois aux éléments architecturaux – toits et autres – de forme classique. Un des ensembles les plus connus se trouve à Ablinga et remonte à plus de trente ans. Avant l'Indépendance, une trentaine de tels ensembles ont été créés. Les uns avaient une vocation commémorative d'événements historiques, les autres furent créés en l'honneur de personnalités célèbres, d'autres encore portaient sur des thèmes puisés dans le folklore.

Outre l'ensemble d'Ablinga, il faut mentionner le « Chemin de Čiurlionis », comprenant une cinquantaine de créations différentes aux thèmes liés à l'œuvre du grand artiste lituanien M.K.Čiurlionis. L'ensemble de sculptures se distingue tant par les qualités décoratives qu'il apporte à la route entre Varėna et Druskininkai que par la profondeur de la représentation des liens entre les événements de la vie du peintre et compositeur et son œuvre. Par ailleurs, les artistes tentent ici de ressusciter des formes et des éléments traditionnels anciens.

Une place à part revient à l'ensemble de sculptures installé dans la zone de loisirs de Juodkrantė, dite « Colline des sorcières ». Cet important ensemble compte environ 60 œuvres et s'inspire des légendes et contes de fée du Pays de la mer. Sont également décorés les bancs destinés au repos et les éléments de jeux. En revanche, l'ensemble

intitulé « Paix à l'homme » de Šančininkėliai, plus tardif, reflète une autre face du folklore. Il est créé en référence aux chansons de guerre populaires et cherche à transposer la poésie métaphorique des chansons par des moyens plastiques. Il est issu de la tradition classique de l'art des croix.

Que le vent de libéralisation de la fin des années 1980 ne met pas un terme à la création de ces ensembles, prouve que cette forme créative fait désormais partie des acquis artistiques et répond à une attente de la société. Évidemment, les nouveaux ensembles, créés sans contraintes idéologiques, comprennent des croix classiques, des poteaux-chapelles et des sculptures d'art sacré. Le premier ensemble a été constitué en 1989 à Birštonas, à la mémoire des déportés. Par la suite, des poteaux-chapelles ont été érigés dans le district de Anykščiai (« le Chemin de Biliūnas ») où dominent les sculptures de saint Jean-Baptiste et saint Jean Népomucène, ainsi que des croix et chapelles miniatures dans le pays natal de Maironis (région de Raseiniai). Dans certains ensembles, comme celui consacré à la mémoire de Jonas Kazlauskas, les artistes ont également recours à la symbolique païenne. Chaque année apparaissent de nouveaux ensembles. Ce sont les services culturels des districts ou les paroisses qui organisent leur installation et invitent les artistes. Ils se constituent par étape, dans le cadre de rencontres artistiques. Un des ensembles contemporains les plus marquants (non achevé), érigé près de la nouvelle église de Domeikava, dans la région de Kaunas, vise à retracer les moments les plus tragiques et les plus éprouvants de l'histoire de la nation. Le projet du musée ethnographique de Rokiškis de créer un parc de sculptures en l'honneur de Lionginas Šepka est également très intéressant.

Par ailleurs, on observe, lors de symposiums internationaux et de rencontres artistiques, une sorte d'internationalisation de la tradition de l'art des croix. Une des premières et des plus significatives de ces manifestations s'était tenu à Prienai, où les œuvres créées furent exposées dans le parc de la ville. Par ailleurs, les tailleurs de croix lituaniens participent depuis de nombreuses années à des rencontres internationales et leurs œuvres sont connues en Europe et au Japon.

Le grand nombre d'ensembles de monuments en bois et l'engouement pour cet art semblent transformer la Lituanie de terre des croix en terre de collection d'ensembles en bois. La réalité est autre. Depuis l'Indépendance ont été effectués de nombreux travaux de construction de nouvelles croix et de réhabilitation de vieilles croix près des fermes, aux abords des routes, dans les villages et les petites villes, les cimetières et autres. Les croix et les poteaux-chapelles marquent souvent les lieux où sont morts ou enterrés des résistants, les lieux de combat avec l'occupant et les refuges. Elles sont aussi érigées sur les sites de villages disparus, à l'instar de monuments en mémoire des anciens habitants. Selon

la tradition, les habitants de villages disparus, dispersés à travers toute la Lituanie, se retrouvent une fois par an autour de ces croix, en témoignage de l'attachement au pays natal, lien toujours très fort en Lituanie.

L'art des croix doit autant au besoin spécifique des Lituaniens qu'à la valeur de leurs artistes. Les tailleurs du passé ont laissé de véritables chefs-d'œuvre sans nous laisser leurs noms, au point que même aujourd'hui les artistes ne signent pas leurs croix. C'étaient des artistes-nés, qui n'avaient souvent ni domicile ni famille et ne se préoccupaient que de leur art. Un des plus grands tailleurs de croix de la fin du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e} fut Vincas Svirskis. Il réussit à marier les traditions anciennes au style baroque et à donner une interprétation originale intégrant la croix, le poteau-chapelle et les sculptures de saints. Cette parfaite harmonie inspire les artistes contemporains. Les œuvres de Vincas Svirskis sont exposées dans plusieurs musées de Lituanie, dont le musée des beaux-arts M.K. Čiurlionis de Kaunas et le musée ethnographique de Kėdainiai. Ses œuvres sont également présentes en pleine nature dans les régions de Kėdainiai et de Panevėžys.

Actuellement, nombreux sont les tailleurs et sculpteurs qui continuent à travailler dans la tradition de l'art des croix. Les croix classiques anciennes leur servent de référence. Dès que l'on évoque les artistes contemporains, on pense d'abord à Lionginas Šepka, dont les œuvres sont exposées au musée de Rokiškis. Ce fut un sculpteur[4] au talent énorme et les ornementations de ses compositions sculpturales sonnent comme de la musique. Les éléments de sculpture et le rythme des ornements dans ses œuvres sont d'une grande force d'expression. À l'instar de Vincas Svirskis, il ne vivait que pour sa création, rien que pour sa création.

Il est réjouissant de constater que la pérennité de cette tradition s'observe non seulement dans les musées, mais également aux abords des routes, tant les chemins de campagne que les autoroutes, près des fermes ou sur les places des villages. Malgré le fait que certaines coutumes ont disparu, comme les processions sur les chemins de croix, les gens continuent à se réunir autour des croix les jours de fête. Ils les décorent avec des fleurs et couronnes, les réparent, restaurent les plus vétustes et, selon la tradition, brûlent celles qui ne peuvent plus être réhabilitées.

En ce qui concerne les origines et les sources de l'art des croix, elles restent peu connues. La plupart des monuments et sculptures datent du

[4] cf. l'article : *Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien,* Philippe Edel, in : Cahiers Lituaniens n°4, 2003, pp. 42-44.

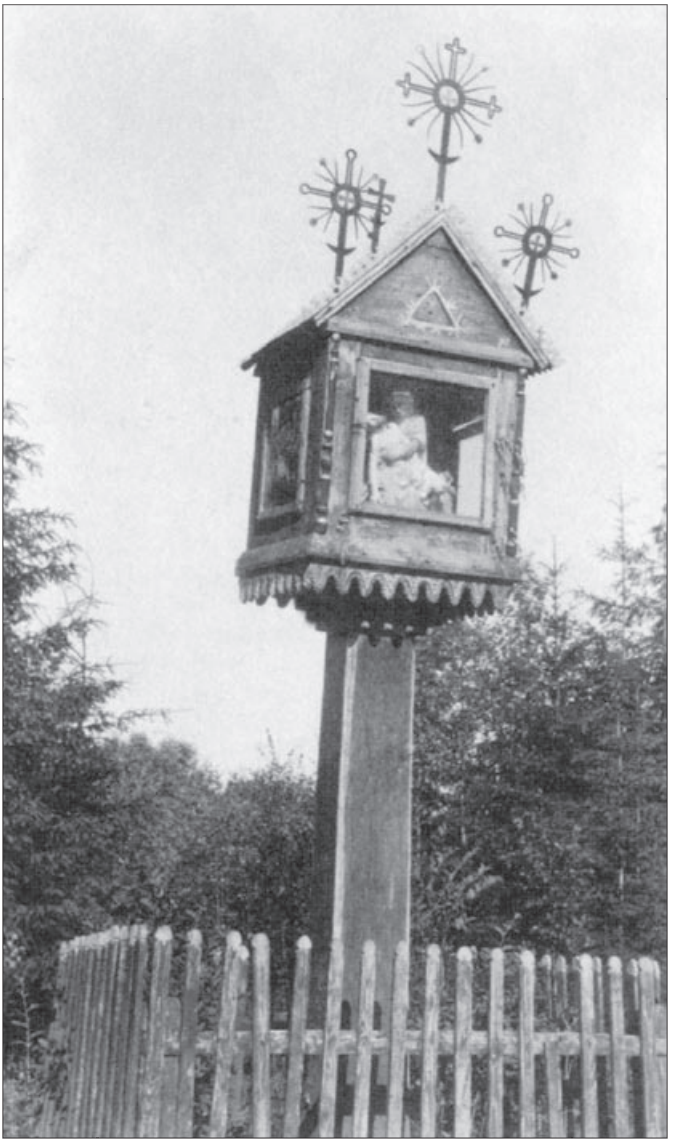
XIX[e] siècle. Les œuvres plus anciennes n'ont pu être conservées. Les sources écrites sont rares et souvent contradictoires. Leur interprétation est différente quant à l'origine de l'art des croix. Deux théories s'opposent : selon la première, cette tradition nous vient de l'époque païenne ; selon la seconde, l'origine de l'art des croix est liée à l'introduction du christianisme en Lituanie.

Il est évident que les monuments en bois et l'iconographie d'une grande partie des sculptures sont issus directement de la tradition chrétienne. Les éléments païens, tels que les formes liées à une certaine approche de l'univers ainsi que certains symboles de la nature, se manifestent plutôt dans le décor des croix et dans l'archaïsme de l'ornementation. Force est aujourd'hui de constater qu'exprimer leur foi et leurs souffrances par l'intermédiaire d'un monument sacré est devenu un besoin inné des Lituaniens. Sans cela, l'art des croix aurait été voué à la disparition.

Le sentiment de la sainteté du bois formé par les croyances préchrétiennes, que le christianisme a enrichi, modifié et rempli d'un sens nouveau, est à l'origine de ce que nous considérons aujourd'hui comme l'art des croix, inscrit récemment sur la liste du Patrimoine immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

Poteau à toit *(stogastulpis)*, près du village de Dumšiškiai, province de Raseiniai (XIX[e] siècle)



Chapelle miniature *(koplytėlė)*,
près de Šilalė, province de Tauragė (XIX^{e} siècle)

Les croix de Lituanie selon l'album d'Adomas Varnas

par Joanna Ostaszewska-Nowicka

La tradition d'ériger des croix et des chapelles miniatures dans les forêts, au croisement des chemins, près des lacs et des rivières, à l'approche des villages et des fermes, autour des églises et des cimetières, fait son apparition en Lituanie avec la christianisation du pays. Cette dernière est intervenue assez tardivement par rapport aux autres pays européens et assimila les éléments de l'ancienne culture païenne. Associé au royaume de Pologne à partir de 1385 et à la culture chrétienne européenne dominante, le peuple lituanien dut lutter pour que le lien avec le monde de ses ancêtres ne soit rompu et que l'essence spirituelle ancestrale soit sauvegardée. Il parvint à ne pas renoncer à ses anciennes croyances et à ses traditions. L'attachement à ce passé sacré après l'évangélisation par les premières missions chrétiennes dans les terres baltes et le processus d'assimilation du grand-duché de Lituanie à la Pologne, représente l'un des traits caractéristiques des Lituaniens.

La très grande vénération des traditions à l'époque païenne a été transposée sur la croix et les symboles[1] chrétiens que les Lituaniens ont enrichis de nouvelles significations puisées finalement dans le contexte païen. L'art des croix de Lituanie porte en lui ce dualisme sémantique.

Les peuples baltes respectaient toujours les forces de la nature[2]. Les contes de fée, les légendes, les peintures traditionnelles et les daïnos[3] sont peuplés de nombreux éléments symboliques païens de la nature : le motif de l'arbre qui, pour les Baltes, représente le modèle cosmique par sa verticalité, les serpents[4] dont Hieronymus de Prague (XIV^{e} s.) écrivait qu'ils garantissaient la fertilité à leurs hôtes, les fleurs et les plantes, les planètes et les étoiles (le soleil et la lune), qui occupent le panthéon des dieux baltes. C'est cette symbolique première liée à l'existence quotidienne que l'artisan-tailleur cherche à transposer à travers les croix et les chapelles en bois. Ce riche décor végétal des croix constitue une sorte de temple que l'artiste dédie aux âmes mortes des ancêtres

[1] Concernant la différence entre le signe de la croix et les symboles, voir Kobielus, S. 2000. *Krzyż Chrystusa. Od znaku i figury do symbolu i metafory.* Warszawa : Instytut Wydawniczy PAX. pp. 9-11.

[2] Pour la description complète des traditions des peuples lituaniens, lettons et prussiens, voir Brükner, A. 1985 : *Starożytna Litwa. Ludy i bogi. Szkice historyczne i mitologiczne.* Orpacował i wstępem poprzedził *Jan Jaska*nis. Olsztyn : Wydawnictwo Pojezierze.

[3] Chansons populaires traditionnelles de Lituanie.

[4] Il s'agit en réalité de couleuvres apprivoisées dans les fermes lituaniennes qu'elles protégeaient contre les petits rongeurs.

afin de témoigner de l'appartenance de l'homme à la nature, selon l'adage *homo additur naturae*. Adomas Varnas l'a bien compris lorsqu'il écrit dans l'introduction à son album sur les croix de Lituanie (*Lietuvos kryžiai*): « Un grand amour pour la nature et la beauté passe en fil rouge à travers nos daïnos et a incité notre sculpteur de village, tailleur de bois, à la création de croix richement ornées »[5].

Adomas Varnas (1879-1979), peintre, graveur, photographe, pédagogue, marqua le paysage de la vie culturelle de la Lituanie au XX^{e} siècle. Il joua un rôle essentiel dans la sauvegarde, la conservation et la vulgarisation de l'art populaire lituanien. Il commença à faire des photos de croix, de poteaux-chapelles et de poteaux à toit voués à la disparition dans les années 1905-1929 et associa à ce travail d'autres chercheurs enthousiastes d'art populaire, notamment l'ethnographe Balys Buračas et le peintre Kazys Šimonis. C'est cependant Adomas Varnas qui est l'auteur de la plupart des photos de croix. En 1925, ces photos sont présentées en Italie, lors de la II^{ème} exposition internationale des arts décoratifs à Monza. En 1926 est publié son album en deux volumes sur les croix de Lituanie, où l'auteur présente ses photos de croix et de chapelles miniatures. Il y décrit l'état critique de conservation des croix et fait part de ses réflexions sur leur sauvegarde et leur entretien. En 2001 a été lancé en Pologne, par l'auteur de ces lignes, un projet d'édition de l'œuvre inédite d'Adomas Varnas, enrichie d'une introduction scientifique avec la participation de Zita Žemaitytė[6] de Vilnius et du professeur Alfred F. Majewicz de Poznan et avec le soutien d'Osvaldas Daugelis, directeur du Musée national M.K. Čiurlionis de Kaunas et de ses collaborateurs du département d'art populaire.

Les croix de Lituanie, monuments sacrés uniques dans leur genre, sont composées de véritables éléments architecturaux, sculpturaux et picturaux. C'est pour cette raison que, dans les études scientifiques, elles sont classées dans l'architecture de petites formes[7]. Tous ces monuments, selon leurs caractéristiques, peuvent être regroupés en treize catégories[8] :

1. La croix en bois, croix latine *(crux immissa)*[9] imitant la forme du corps humain avec une hampe verticale et deux épaules horizontales – *crux dolorosa*. Au centre se trouve fréquemment la figure du Christ. Sa particularité consiste dans le fait qu'elle est richement décorée de motifs végétaux, notamment de guirlandes à fleurs (toutes les croix de V. Svirskis et V-I:27/28 ; V-II:34/46).

---

[5] Varnas A. 1926. *Lietuvos kryžiai. 194-os fotografiškai atliktos kryžių nuotraukos*. T-I. Kaunas : Autoriaus leidinys. pp.4.

[6] Žemaitytė Z. 1998. *Adomas Varnas. Gyvenimas ir kūryba*. Vilnius : Baltos lankos.

[7] Buračas, Balys & Stravinskas, Antanas ; 1998. *Kryždirbystė Lietuvoje. Sacral Arts in Lithuania*. Vilnius : Seimo leidykla « Valstybės žinios ». Jaroševičius, A. 1912. *Lietuvių kryžiai*. Vilnius : J.Zavadzkio spaustuvė. Kontrimas, Č. 1991. *Lietuvos geležiniai kryžiai*. Vilnius : Mintis ; Stravinskas, Antanas & Sakalauskas, Mečislovas. 1992. *Lietuvių liaudies menas. Mažoji architektūra*. Vilnius : Vaga, etc.

[8] *Geografinė Lietuvos kryžių klasifikacija* : Kontrimas : 1991, pp. 15-27

[9] Lotynų kalbos terminologija : Kobielus : 2000. Pp. 20-21.

1a. Outre la figure du Christ, peuvent être installées au centre des chapelles miniatures avec lucarnes et figures de saints. Les sculptures de la sainte Vierge et du Christ sont les plus fréquentes, ainsi que celles de la Pietà en polychromie, de saint Jean Népomucène et sainte Agathe. Le choix du saint dépendait des intentions qui sont à l'origine de la plantation des croix.

Couverture de l'album d'Adomas Varnas sur les croix de Lituanie, 1926

1b. À la place de la figure sculptée au milieu, peuvent être installés, en fer ou en bois, un arbre ou une représentation du soleil rayonnant, qui, dans l'iconographie chrétienne, symbolise « le cœur plein de douleur de Jésus » (V-II:23/27) [Kobielus : 82]. La symbolique des ornements en forme de rayons est à la fois chrétienne et païenne. Selon la mythologie balte, le soleil est lié au personnage divin du forgeron. Ce dieu, comme l'écrit Hieronymus de Prague, a forgé lui-même le soleil et a appris aux hommes comment le libérer. Le motif décoratif du soleil est récurrent dans les croix en fer, les poteaux-chapelles ou au sommet des poteaux à toit. Dans certaines versions, les motifs rayonnants surgissent sous forme de fleurs ou d'autres formes végétales. Les plus répandus sont les motifs de rutacées, de guirlandes de fleurs des champs, de gui – *crux florida* [Kobielus : 29] (V-II:37/40/55/72), voire de serpents [Kontrimas : 1991].

1c. La croix latine en bois peut être complétée par une paire de barres obliques issues de la hampe aux extrémités en croix grecque sous forme de trèfle - *crux stellata*[10] (V-I:11).

2. La croix latine en bois composée de deux ou trois traverses *crux dissimulata* [Kobielus : 49], qui ressemble à une feuille de charme comme celles décrites plus haut, richement décorée. Cette forme de croix rappelle l'échelle de Jacob de l'Ancien Testament qui est devenue dans l'interprétation de la symbolique chrétienne « l'échelle vers le ciel », le lien avec Dieu, *axis mundi,* l'axe du monde. Les liens des croix avec les arbres (forme et matière), qui, dans la mythologie balte, représentaient l'axe du monde et partageaient l'espace en trois parties (celles du démon, de la

[10] Lotynų kalbos terminologija : Kopaliński, W. 2001. Słownik motów i tradycji kultury. Warszawa : OIW. Drukarnia naukowo Techniczna. Pp. 554.

terre et du ciel ; cf. le mythe cosmogonique dans le conte de fées populaire d'Eglė, la reine des serpents[11]), confirment la double essence, chrétienne et païenne, de la symbolique. Selon le classement de Kapoliński, ces croix portent le nom de croix des Jagellon (*Jogaila*) ou de Lituanie[12].

3. La croix latine en bois avec une ou deux traverses, décorée de représentation du soleil ou surmontée d'une flèche en croix de fer (V-I:33/34/35).

4. *La croix en fer* – la croix latine (*crux immissa*), à l'instar de la forme du corps de l'homme, avec une hampe verticale et une traverse horizontale – *crux dolorosa* avec une sculpture du Christ. Comme les croix en bois, les croix en fer sont richement décorées. Ce type de croix est plutôt répandu dans les cimetières ; leur hauteur atteint souvent 1,5 m.

5. La croix latine en fer, *crux dissimulata* – ressemblant à une feuille d'arbre. L'ornementation végétale très riche dépend de l'imaginaire de l'artiste. Ces croix sont spécifiques aux cimetières.

6. *Le poteau-chapelle*, poteau haut de plusieurs mètres surmonté d'une chapelle miniature (V-I:73/74). Il est souvent couronné d'une composition en fer - *Virga thaumaturge* (V-II:69/71). Il symbolise le bâton d'Aaron qui fleurit au sein des tribus d'Israël comme « la croix fleurit au milieu des païens » [Kobielus : 34-35]. Le poteau est fabriqué à partir d'un tronc d'arbre qui est richement sculpté; plus l'arbre était haut, plus le monument était haut.

7. Le poteau-chapelle, surmonté d'un toit et d'une flèche en fer. La chapelle miniature abrite la sculpture d'un saint. C'est une forme intermédiaire entre le poteau-chapelle et le poteau à toit.

8. Le *poteau à toit*, poteau en bois de plusieurs mètres couvert d'un toit à son sommet auquel se rajoute un soleil ou une croix en fer - *virga thaumaturge*. Sous le toit sont disposées les figures du Christ et d'un saint (V-I:45/46/47/48).

9. Le poteau à plusieurs toits ou à ensemble de toits superposés sur le poteau en tronc d'arbre (V-I:17,V-II:41/42/43), souvent surmonté d'un soleil en fer. *Crux dissimulata* ou un symbole de l'échelle de Jacob ou des étapes de la vie.

10. *Les chapelles miniatures en bois*, version plus modeste des poteaux-chapelles. Ces chapelles miniatures abritant une sculpture de saint sont directement accrochées aux arbres (V-I:70/71/72).

11. *Les chapelles en pierre*, monuments en dur ou en bois installés sur une fondation en pierre, munis d'une niche pour une sculpture de saint (V-I:24). Le sommet est décoré d'un soleil en fer, parfois d'une croix ou d'une autre forme proche de la croix. Ces chapelles miniatures imitent l'architecture des sanctuaires de ville.

12. *Les stèles* en forme de tête de cheval ou d'oiseau, répandues sur-

[11] Vėlius, N. 1983. Senovės baltų pasaulėžiūra. Struktūros bruožai. Vilnius : Vaga.

[12] Kopaliński, W. 2001. *Słownik mitów i tradycji kultury*. Warszawa : PIW. Drukarnia Naukowo Techniczna, pp. 554.

tout dans les cimetières de la région de Klaipėda. L'album d'Adomas Varnas ne comporte pas d'exemples de ces croix.

13. *Les sommets en fer*, éléments décoratifs couronnant les croix de bois, les poteaux-chapelles, les poteaux à toit (V-I :5/7), caractéristiques de l'ensemble du grand-duché de Lituanie et présentant différentes versions :

13a. *Les croix en forme de roue ou d'ovale* communément appelées « petits soleils », où la croix s'inscrit dans la forme d'une roue à rayons de soleil (V-I :3/47). Le motif du soleil appartient à la mythologie balte. Selon l'archéologue Marija Gimbutienė[13], le soleil symbolise la source de l'énergie vitale et la roue les saisons de l'année. Dans la culture des ancêtres baltes et indo-européens, il symbolise le dieu du ciel. Cette grande richesse symbolique du soleil se retrouve également dans les daïnos lituaniens et lettons.

13b. *Les croix en forme de losange*, combinaisons d'éléments végétaux et de croix inscrits dans la forme d'un losange.

13c. *Les croix « de Jogaila »*, combinaison de deux croix grecques. Cette forme de croix est souvent accompagnée de motifs de lune (V-I:6).

Parallèlement au motif du soleil, les croix lituaniennes reprennent souvent aussi le motif de la lune.

Tous les monuments sacrés énumérés précédemment sont connus sous le nom générique de croix de Lituanie. Taillées dans le bois avec des motifs et ornements stylisés, elles portent souvent la date, l'intention, parfois le nom du tailleur ou ses initiales : *Taillé par Diewiejka Antoni* (V-II:45), *Mykolas Zjenius, fondateur de cette croix* (V-II:76), *Sainte Vierge Marie, sauvez-nous* (V-II:79).

La tradition toujours vivante de tailler les croix traduit un système complexe d'intentions et de rites. Les croix sont érigées et plantées à la mémoire des morts, pour marquer la joie ou le bonheur, pour protéger la santé ou empêcher le malheur, à une occasion importante dans la vie d'une famille ou d'une communauté, lors de la commémoration de dates marquantes pour la nation. Les artisans-tailleurs de croix sont presque toujours des autodidactes. Cette profession n'a jamais été enseignée dans les écoles en Lituanie et les artisans touchaient rarement de l'argent pour leur travail. L'un des plus grands tailleurs de croix fut Vincas Svirskis (1835-1916), dont les œuvres constituent un trésor unique au sein du patrimoine de l'art populaire de Lituanie. C'est à elles que revient la place de choix dans l'album de Varnas.

© Joanna Ostaszewska-Nowicka
Chaire d'orientalisme de l'Université Adam-Mickiewicz, Poznan
e-mail : joanna.ostaszewska@wp.pl
Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

[13] Gimbutienė, M. 1996, *Senoji Europa*. Vilnius : Mokslo ir enciklopedijų leidykla.

Vytautas Valius,
Žemaičių užgavėnės I (Le mardi-gras samogitien),
gravure, 1970

Vytautas Valius, graveur, illustrateur, peintre

par Philippe Edel

Vytautas Valius

Vytautas Valius, né en 1930, appartient à la génération des artistes lituaniens contemporains qui ont traversé trois époques : l'indépendance d'avant 1940, la période soviétique et le retour à la liberté.

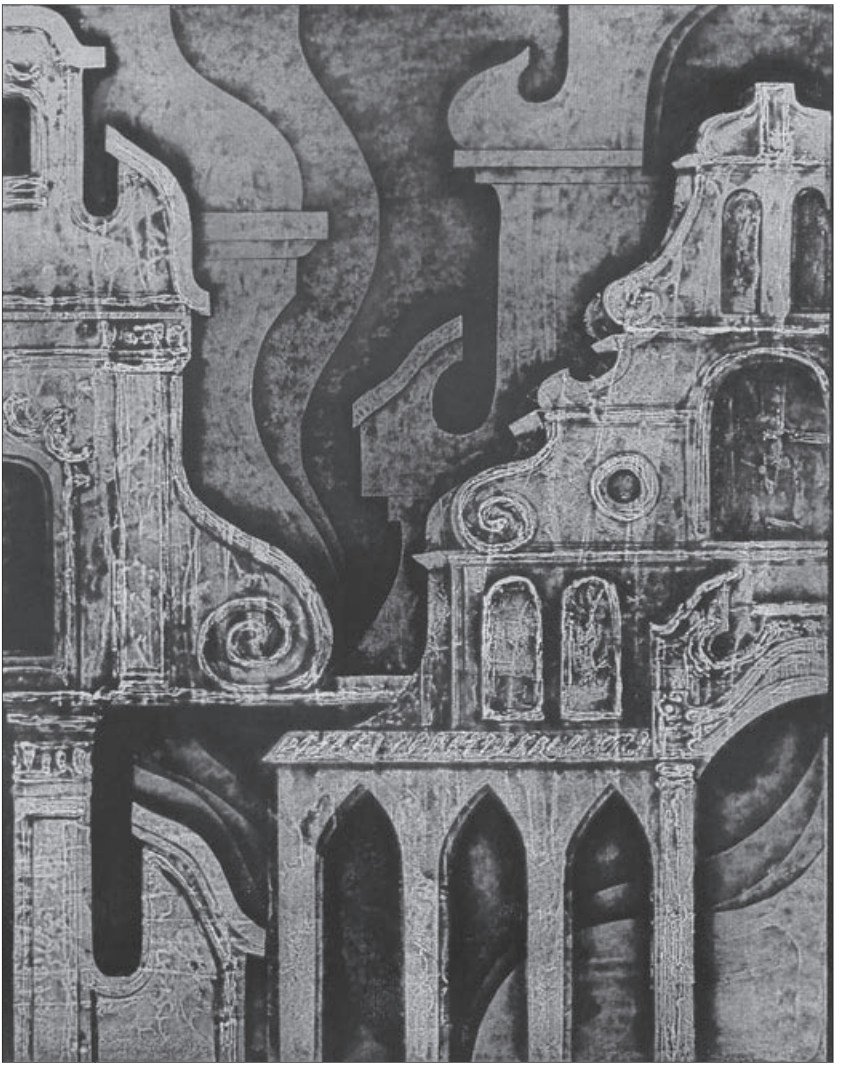
Élevé dans une famille cultivée de Telšiai, ville épiscopale et d'art de Samogitie, il y commence ses études à l'école Žemaitė, puis les poursuit au lycée Aušra à Kaunas. En 1950, Vytautas Valius s'inscrit à l'Institut des beaux-arts de Vilnius, où il suit jusqu'en 1956 les cours des professeurs Petras Aleksandravičius et Kazimieras Morkūnas pour le dessin, de Augustinas Savickas pour la peinture, et de Jonas Kuzminskis pour les arts graphiques. Après l'obtention de son diplôme, il se lance comme graveur, peintre et illustrateur de livres, tout en enseignant, de 1965 à 1971, les arts graphiques au même Institut.

Parmi les nombreux écrivains dont Vytautas Valius a illustré les œuvres, citons les grands poètes et écrivains Maironis, Antanas Baranauskas, Vincas Mykolaitis-Putinas, Justinas Marcinkevičius, sans oublier les contes populaires lituaniens. Ses peintures murales ornent notamment une salle de lecture de l'université de Vilnius. Passionné de sculpture populaire, il a créé tout un cycle de peintures s'inspirant de l'art des croix. Son œuvre graphique est marquée par l'esprit métaphorique, l'inspiration philosophique et l'association d'images, alors que sa peinture se caractérise par le monumentalisme et le dramatisme intérieur[1].

Ses travaux ont été présentés lors de nombreuses expositions en Lituanie et à l'étranger. Il reçut plusieurs distinctions, notamment le Prix d'État de la République en 1982. Artiste reconnu, il poursuit aujourd'hui ses recherches dans son atelier d'Antakalnis, peuplé d'œuvres achevées, d'esquisses, de dessins, autant de témoignages d'un artiste toujours en éveil[2].

[1] Voir : *Vytautas Valius, grafika – tapyba*, Melina Verlag / Lietuvos dailininkų sąjunga, Vilnius, 1993.

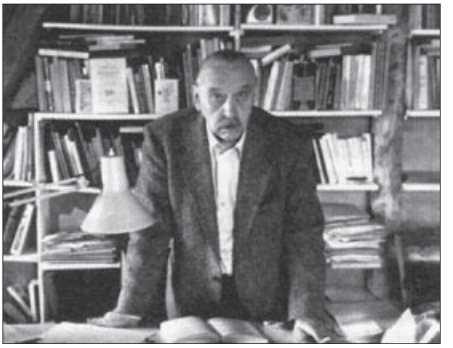
[2] Au moment de la mise sous presse, nous apprenons le décès de l'artiste en ce début d'automne (NdE).



Vytautas Valius, estampe, 1981

Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot

Entrevue avec Ugnė Karvelis



Algirdas Julien Greimas chez lui à Paris en 1990

La sémiotique greimassienne fait autorité dans le monde entier. En appliquant une théorie sémantique globale à l'analyse des textes littéraires, en situant ses recherches dans le domaine de disciplines aussi diverses que l'anthropologie, la linguistique, le folklore, la mythologie, la phénoménologie, ce Lituanien d'origine et Français de longue date a élaboré un système de réflexion et mis au point des méthodes d'approche scientifiques universellement appliquées, dont son ouvrage *Sémantique structurelle*, paru en 1966 et traduit dans de nombreuses langues, reste la pierre angulaire. Toute la « narratologie » contemporaine (étude des structures des systèmes narratifs, qu'il s'agisse de textes, de films, d'images) lui doit beaucoup.

Né en 1917 à Toula en Russie centrale, Algirdas Julien Greimas fait l'essentiel de ses études supérieures en France, à Grenoble d'abord, où il obtient une licence ès lettres en 1939, puis à Paris, où il soutient son doctorat en 1949. Son premier article, consacré à Don Quichotte paraît en 1943 dans la revue lituanienne *Varpai*, éditée à Šiauliai.

Il enseigne ensuite à Alexandrie (1950-58) et à Ankara (1958-1962). Professeur de sémantique générale à l'École pratique de hautes études de Paris à partir de 1965, il en dirige la section sémio-linguistique du laboratoire d'anthropologie sociale à partir de 1968.

Après avoir pris sa retraite de l'université en 1990, il donne néanmoins un séminaire mensuel à Paris où se réunissent des chercheurs venus du monde entier. Nous l'avions retrouvé, en ce printemps 1991, un an avant sa mort, dans un café du boulevard Saint-Germain pour bavarder à bâtons rompus de sa vie, de sa trajectoire.

Malgré une dure journée de travail, le regard bleu pétille de malice derrière les verres épais.

« C'est à M. Adolf Hitler que je dois d'avoir connu la France. Lorsqu'il décréta le boycott des produits agricoles lituaniens, notre gouvernement riposta en substituant au « Gymnasium » allemand le système du lycée français. Du coup, il y eut pénurie de professeurs et plus de 300 jeunes lituaniens obtinrent des bourses. J'eus la chance de faire partie de ce contingent, bien qu'ayant commencé des études de droit. C'est ainsi que j'arrivai au « pays des merveilles » en 1936, l'année du Front populaire : d'emblée, je découvris le fonctionnement parfait de la démocratie française.

J'avais 19 ans et je rêvais de littérature. Le poète Kostas Aleksandravičius, qui en avait 33, me fit la leçon : « Écoute mon garçon, la littérature, ça ne s'apprend pas : on l'aime ou pas. Choisis quelque chose de pratique ! » Voilà comment je suis devenu linguiste.

– Vous avez tout de même enseigné la littérature, à Alexandrie par exemple.

– J'ai enseigné de tout. Je suis devenu le chouchou de la Supérieure du Pensionnat de la Mère de Dieu. En partant, Roland Barthes m'avait laissé ce poste pour arrondir les fins de mois, en plus de la Faculté. J'ai débuté en classe de seconde et j'ai fini par donner des cours de philo, alors que je n'en avais jamais fait. C'était très amusant.

– Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à la mythologie et au folklore ?

– J'ai eu le coup de foudre en lisant Lévi-Strauss et, en particulier, son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss. Je me suis rendu compte qu'on nous offrait de nouveaux moyens de comprendre. N'oubliez pas que c'était l'époque où la sociologie était celle des sociétés primitives ; la tradition orale était considérée comme un élément vivant et la transmission de quelque chose de solide. À travers cela, j'ai retrouvé un peu le paysage de mon enfance … À partir de l'âge de dix ans, mon père a eu l'excellente idée de m'envoyer à la campagne, pendant les trois mois d'été, pour les travaux des champs. C'est là que j'ai compris ce qu'était la vie … je ne dirai pas « primitive », mais « en direct », écologique, si on veut. J'appartiens à la troisième génération de l'intelligentsia, mes parents étaient déjà des intellectuels, si bien que le lien avec la terre était rompu. Grâce à ces séjours, j'ai pu puiser aux sources vives du folklore, de la littérature.

– Et l'anthropologie ?

– Là aussi, c'est l'aboutissement d'un ensemble de lectures. Des Indiens de Lévi-Strauss, je suis passé à Malinowski, puis au pasteur Leenhardt, qui a écrit des choses passionnantes sur la Polynésie : je suis tombé amoureux de la mythologie. Je ne sais pas si on en hérite ou si on l'acquiert, mais j'étais habité par le sens du sacré. C'est une façon de voir le monde qui se développe : on se sent entouré de symboles.

– Vous êtes retourné en Lituanie et vous avez enseigné à l'université de Vilnius à une époque où l'on ne s'y rendait guère. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

– J'ai donné une série de conférences et dirigé des séminaires en 1971, puis en 1979. La première fois, l'atmosphère était encore très stalinienne : une circulaire confidentielle me qualifiait de leader fasciste. En 1979, ce fut très différent : mes séminaires se transformèrent en amphithéâtres ouverts, où tous posaient des questions : un dialogue vrai. J'avais en face de moi quelques trois cents enseignants appartenant à des disciplines diverses. Leur curiosité était énorme, ils voulaient tout savoir sur la psychanalyse, les différents types de thérapie, les courants littéraires … mais aussi en matière de biologie ! Pour moi, le plus important, ce furent les rapports que j'ai établis avec les peintres, les écrivains, les poètes, les musiciens.

– En 1979, vous avez publié « Des dieux et des hommes » en langue lituanienne. Vous y appliquiez les principes de la sémantique structurale à nos mythes et à nos contes. Quelle fut la genèse de cet ouvrage ?

– Ma démarche était double. L'analyse structurelle des mythes qu'avait faite Lévy-Strauss m'a guidé. C'est lui aussi qui a attiré notre attention sur un ouvrage russe traduit en anglais – celui de Vladimir Propp (un Allemand de la Volga, du reste) – qui avait étudié les contes merveilleux de son pays. Donc, j'avais l'analyse en profondeur du premier et l'analyse « en longueur » du second. J'ai cumulé les deux démarches pour procéder à une sorte d'analyse « narrative ». Un jour, je me suis dit : « Je suis Lituanien, que diable ! Pourquoi continuer à analyser les contes russes alors que nous possédons des trésors inexplorés ? » Partant de là, j'ai fait certaines analyses et je les ai publiées en français, dans mes ouvrages de sémiotique. Puis, j'en suis venu à faire des recherches en lituanien, n'arrivant plus à travailler en français. « Des dieux et des hommes » est né ainsi.

– Dans quelle langue avez-vous rédigé le texte ?

– Les premières 70 pages – en français. Ensuite, j'ai dû les refaire en lituanien. Le bilinguisme est une situation terrible, surtout si on s'attache à la sève du langage : proverbes, devinettes, locutions figées – tout ce qui fait le charme d'une langue – sont très souvent intraduisibles. Mon raisonnement, tout ce qui relevait de l'abstrait, de la théorie, restait français, alors que l'illustration venait en lituanien. Je me suis senti complètement perdu.

– Vous arrive-t-il de penser, de raisonner en lituanien ?

– Il me faut une demi-heure pour passer au lituanien, me remettre à le parler correctement … Raisonner, non. Aimer – peut-être … avoir des réactions affectives.

– Considérez-vous que votre origine a pesé dans les choix que vous avez faits au long de votre trajectoire ?

– Oui. Je lui dois la compréhension directe des –disons- mentalités collectives, de la religiosité, du mythique. Surtout, une façon de savoir que les fées existent, qu'il y a de méchants petits esprits qui peuvent vous saisir par les pieds, le soir, les chatouiller. Le sentiment d'un monde mer-

veilleux. C'est tout ça. Mais je pourrais aussi dire le contraire. Plus que le fait d'être Lituanien, ce sont mes lectures allemandes qui ont contribué à ma façon de voir : le fait de chercher à comprendre les choses transnationalement m'a permis une approche moins française, peut-être moins conventionnelle.

– Vous avez fait de la rigueur scientifique votre idéologie. Pourtant, vous croyez au rôle de l'intuition. Comment est-ce conciliable ?

– Bien que cartésien, je considère que l'intuition et le doute sont des éléments d'approche indispensables. Mais en même temps, je me suis efforcé de voir s'il existait des moyens de diminuer le rôle de l'intuition, s'il y avait des modèles de pensée, des issues formelles permettant d'avancer dans ce sens : si l'intuition intervenait pour 80 %, pouvait-on réduire son rôle à 60 % ? Y avait-il moyen d'inventer, de trouver, de décrire des modèles de prévisibilité, même à l'aide de la futurologie et de procédés du même ordre.

– Votre dernier livre, De l'imperfection, tient autant de l'œuvre littéraire que de la recherche. Point de rencontre entre les écrits de cinq auteurs de nationalité et de tradition différentes – M. Tournier, I. Calvino, R.M. Rilke, J. Tanisaki et J. Cortazar – ce texte est sous-tendu par votre rapport aux valeurs esthétiques que vous semblez choyer et repousser à la fois. Que représentent-elles pour vous ?

– C'est peut-être la sagesse de l'âge. J'avais décidé de consacrer les derniers séminaires de ma carrière universitaire officielle aux Trois Grandes Dames : Vérité, Morale et Beauté. En terminant, j'étais imbibé d'esthétique ! C'est peut-être encore l'influence allemande. L'insignifiance qui nous guette dans le monde qui nous entoure, cette solide bêtise inhérente a peut-être provoqué ma réaction : il existe de belles choses, nous en possédons dans l'imaginaire. Peut-être même une rencontre est-elle possible, un petit vent de plénitude, même le temps d'une seconde, où l'homme rejoint le monde dans une fusion totale, qui débouche sur la certitude de la vie – ou celle de la mort : la différence se perd, les choses deviennent mythiques, un peu tarabiscotées. C'est tout ce qui nous reste quand on n'a plus rien à perdre …

– Votre rapport aux mots est-il passionnel ?

– Oh oui ! Je les caresse presque. Je ne veux pas tomber dans les métaphores figuratives de la tactilité.

– Dans *De l'imperfection*, vous semblez considérer le toucher comme le sens suprême ?

– Il faut l'entendre aussi comme un symbole. Tout de même, je peux passer des heures à lire un dictionnaire. Je suis en train de terminer, en collaboration avec une chercheuse, mon troisième dictionnaire. Il faut le faire ! J'y ai déjà consacré quatre années de ma vie.

– Être sémioticien, est-ce une science, une discipline, un mode de vie, un humanisme ?

– C'est la cohérence que l'on cherche à atteindre en vivant comme on réfléchit : la pensée, le métier, la vie sentimentale doivent être cohérents et parallèles, coexistants, si c'est possible … et ça ne l'est pas nécessairement. J'ai toujours été obsédé par la quête du sens ; c'est peut-être un côté un peu nordique … ou même slave. Quel est le sens de la vie et comment le découvrir ? La sémiotique est précisément cela : une quête du sens. C'est ainsi qu'a commencé mon activité dite « scientifique ».

– Vous n'aimez pas les sentiers battus. Vous sentez-vous un inventeur ?

– Roland Barthes et moi, nous nous sommes connus à nos débuts. Je lui disais qu'il avait l'esprit de finesse et moi l'esprit de géométrie. C'est lui, l'inventeur. Moi, en somme, j'étais l'organisateur. Ce qui est original dans mon œuvre et ce qui ne l'est pas, l'Histoire le dira, si tant est qu'elle puisse dire quelque chose.

– Aujourd'hui, qu'est-ce qui vous tient le plus à cœur ?

– Ma contribution à l'interprétation de l'ancienne religion lituanienne. Dumézil, mais aussi Benvéniste et d'autres grands chercheurs dans le domaine indo-européen, me disaient : « Vous êtes le seul à savoir le lituanien, et de l'intérieur. Il faut en faire non seulement la phonétique, mais aussi la sémantique, en analyser le sens ». J'ai en effet réussi à percer le mystère de la trifonctionnalité de la souveraineté divine chez les Lituaniens, comprise en tant que trinité, à établir un parallèle avec les divinités scandinaves, germaniques, indiennes, irlandaises, etc. Partant de là, la Lituanie entre dans ce « panthéon » des religions indo-européennes. J'en suis fier. »

Vytautas Valius, carton acrylique

« Le conte des deux rois »

Une nouvelle de Kazys Saja

Il était une fois un roi dans un royaume. Il avait une chaise que tout le monde appelait le trône, un chapeau de fer que tout le monde appelait la couronne, une barbe brune, un cheval pommelé que tout le monde appelait le coursier, et bien d'autres choses encore.

Le roi était très méchant : il se fâchait contre son trône qui grinçait, il s'irritait contre sa couronne qui était trop lourde, il grognait contre son cheval qui était si grand alors que lui-même était si petit... Quand il fallait se mettre en selle, quelque chose craquait toujours quelque part. C'est pourquoi le roi prit un chariot qu'il ordonna d'appeler carrosse, embaucha un cocher et, en caressant sa barbe, se mit à voyager à travers son royaume.

Un jour, le roi se décida à faire une visite. C'était l'été, les chemins étaient couverts de poussière, le roi grognait, car sa couronne, sa barbe et bien d'autres choses encore blanchissaient de poussière. Soudain, le cheval s'effraya et le cocher cria « *hue! hue!* » mais le coursier s'emporta, galopant ventre à terre jusqu'à ce que la voiture accrochât une borne et se renversât. Le souverain, *boum bada boum!* tomba dans le fossé, et même la couronne roula sur le sol. Le cheval pommelé fut immobilisé et le cocher, après avoir relevé la voiture, se tint debout, ses jambes tremblèrent, ses mains tremblèrent et bien d'autres choses encore tremblèrent.

« Eh toi, ça alors ! cria le roi, en prenant le fouet du cocher, ne sais-tu pas maîtriser un cheval ?

– C'est qu'il s'est effrayé, Votre Majesté… Une mouche a volé dans son oreille. »

Mais le roi, sans l'écouter, *clac, clac!* fouetta le cocher sur les côtes et sur le dos. Il lui dit de dételer le cheval, de s'atteler au brancard et de le ramener à la maison, car il était impossible de faire une visite avec une couronne si abîmée et une barbe si échevelée. Et tout le temps que le cocher tirait, le roi criait *hopla!* et le fouettait près des oreilles.

Vers le soir, le pauvre homme, à bout de forces, arriva à la maison. Il y trouva un pot de bouillie sous l'oreiller, tandis que sa femme, le châle étendu sur la table et des braises mises dans le fer, repassait. Dès qu'elle vit son mari, la femme mit le fer de côté et la bouillie sur la table, avec une cuillère et bien d'autres choses encore.

« S'il te plaît, mon mari. Reprends des forces. »

Le cocher posa sa pipe sur l'appui de la fenêtre, goûta - et quoi! la

bouillie était brûlée. Au lieu d'une odeur de lardon grillé et de grain d'orge, elle sentait le cuir brûlé.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il. Même le cochon ne mangerait pas un tel rata.

– Ne te fâche pas, pria sa femme, les poules sont entrées dans le jardin et, le temps que je les chasse, la bouillie a brûlé. J'ai pensé que tu ne le remarquerais pas.

– Ah, ça! Que je ne le remarquerais pas… » Et le cocher jeta l'écuelle par la fenêtre, poussa la chaise du pied, la chaise renversa le pot, le pot d'argile se brisa, et la femme courut dans la cour chercher un torchon pour essuyer le lait renversé.

Le cocher en colère saisit la pipe sur l'appui de la fenêtre et, par hasard ou non, qui sait ? répandit des étincelles sur le châle, jura à la manière des cochers, et s'affala sur le lit pour dormir.

Dans la cour, la femme vit son chien Margis laper bruyamment la bouillie qui s'était étalée près de la clôture. Il croyait qu'on lui avait préparé un bon dîner pour ses loyaux services ; c'est pourquoi, ayant vu la femme, il accourut vers elle pour lui lécher la joue, ou au moins le coude découvert.

« Ôte-toi de mon chemin ! » cria soudain la femme au chien et elle lui donna un coup de sabot dans le flanc.

Le chien fit une culbute en gémissant et, la queue entre les pattes, déguerpit et se réfugia sous le groseillier. Là il trouva le coq, tapi sur le sol.

« Dehors! Dehors! C'est ma place ici ! *Ouaff* » aboya Margis et il saisit le coq tout surpris par la queue. Celui-ci, avec un cri de frayeur, se dégagea, mais ses trois plus belles plumes restèrent dans la gueule de Margis.

« Comment puis-je désormais parader devant les poules ? » gémit le pauvre coq, marchant le long de la clôture, craignant de se montrer en public. Il vit le chat : un bon matou, de bonne humeur, rassasié, la moustache bien peignée. Il était assis et souriait, pensant à ce qu'il pourrait dire d'aimable au coq. Mais celui-ci cria soudain:

« Toi, tu te moques de moi ! » Et il donna un coup de bec au chat, tout près de l'œil, si bien que le pauvre faillit le perdre.

Le chat, sous l'emprise de la colère, aiguisa ses griffes et se dit : « Eh, attends un peu. Si c'est comme ça, je vais égorger le premier que je croise. Si c'est une poule, ce sera une poule, si c'est un cochon, ce sera un cochon, ou n'importe qui d'autre. » Et il traversa la cour, les champs, en cherchant autour de lui contre qui il pourrait tourner sa colère après le coup de bec du coq.

Le long du bois, dans les bruyères, courait une souris toute grise avec une raie brune sur le dos. Le chat s'accroupit, s'approcha furtivement tout près et découvrit trois petites souris, encore toutes jeunes et sans expé-

rience, qui piaulaient à la vue de chaque petite fleur ou moucheron.

Le chat se terra un peu plus pour guetter le moment où une petite souris sortirait de la bruyère, à découvert, car sinon il risquait de se piquer les yeux et de s'arracher les moustaches.

À ce moment-là, une abeille sauvage, toute fatiguée, descendit en bourdonnant vers la bruyère. L'abeille répandait une douce odeur de miel.

« Oh ! » piaula une petite souris et elle sortit pour voir l'abeille de plus près. Le chat fit un saut, et *vlan !* saisit la petite souris. Il l'acheva et l'abandonna aux fourmis et aux corneilles car il était plus furieux qu'affamé ; en outre, il espérait attraper encore un petit lièvre, une perdrix ou autre chose encore.

Pendant que les petites souris pleuraient, la vieille les sermonna durement en leur disant que, la prochaine fois, elles devraient être plus prudentes. Puis elle essuya leurs larmes, les amena près du nid d'abeilles sauvages et dit :

« Creusez ici et rongez tout ce que vous trouverez. Mangez les larves, buvez le miel, et moi je vous garderai. »

Les abeilles ouvrières supplièrent la souris d'avoir pitié pour les futures petites abeilles et de leur laisser un peu de miel, si difficilement amassé et porté de si loin, du bout du monde.

« Il n'y a pas de charité dans ce monde, répliqua la souris. Si vous ne le croyez pas, demandez-le au chat. »

À leur retour et ne trouvant plus leur nid, une partie des abeilles se jetèrent dans le lac et se noyèrent, et les autres, en bourdonnant amèrement, volèrent chercher justice.

Une de ces abeilles volait tout droit devant elle, aveuglée par les larmes et la poussière, et atterrit dans l'oreille d'un coursier. Le coursier pommelé s'effraya, se mit au galop et traversa neuf montagnes et vallées, jusqu'à ce que la roue du carrosse s'accrochât et que la voiture se renversât.

C'était le carrosse du roi qui allait faire une visite. Le carrosse s'écrasa, le roi tomba dehors, et sa couronne d'or roula *broum broum broum !* dans le fossé. Mais c'était un autre roi. Un peu gémissant, un peu maugréant, il se leva et dit :

« Quelle chance nous avons eue en nous renversant! Le carrosse est resté intact, nos bras et nos jambes sont saufs, en revanche notre couronne a disparu, le diable sait où.

– La voilà, dit le cocher, effrayé, en essuyant avec son veston l'ornement recouvert de poussière. Excusez-moi, Votre Majesté.

– Ce n'est pas grave. » dit le roi, et tous deux s'assirent dans le carrosse et continuèrent le voyage.

Vers le soir, le cocher revint à la maison. Il vit son épouse repasser un vieux châle.

« Jette-le, dit le mari. Tu vois bien qu'il a été abîmé par le fer. Si tu me régales, je t'achèterai un nouveau châle, avec des franges d'or et des lys d'argent. »

L'épouse, ayant enlevé l'oreiller, mit l'écuelle fumante sur la table et dit :

« Ce châle me suffit, sans lys d'argent, car la bouillie est aujourd'hui un peu brûlée. »

Le cocher goûta. Il est vrai que la bouillie était brûlée. Sa petite épouse regarda, l'air coupable, et dit :

« Ne te fâche pas. Les poules picoraient les cornichons et, pendant que je les chassais du jardin, la bouillie a brûlé.

– Ce n'est pas grave, dit le cocher à la manière du roi. Donne cette bouillie à notre brave chien et sois heureuse que notre maison n'ait pas brûlé. »

L'épouse emporta la bouillie et, pendant ce temps-là, son mari sortit un nouveau châle de la poche de son veston, un châle avec des franges d'or et des lys d'argent et le plaça sur la table à la place du vieux châle. « Qu'elle sera heureuse, quand elle le verra... »

Dans la cour, le chien Margis, à la vue de la bouillie, se précipita sur sa maîtresse et heurta l'écuelle. L'écuelle d'argile, rapportée de loin, achetée à la foire de saint-Casimir, *ping!* tomba et se brisa.

Margis prit peur. La queue entre les pattes, il s'accroupit en attendant la punition méritée. Mais sa maîtresse tira seulement un peu sur ses oreilles de velours et lui dit :

« Mange, mange, n'aie pas peur. Ce n'est pas grave. Ce n'est pas un voleur qui l'a volée, l'écuelle s'est cassée toute seule. »

Il y avait assez de bouillie, c'est pourquoi le chien fit un signe avec sa queue au coq, qui, à son tour, appela les poules et tous se régalèrent et se rassasièrent, et il en resta encore pour les moineaux. Margis invita aussi le chat, mais celui-ci refusa de manger avec le chien, surtout dans une écuelle brisée. II remarqua que la maîtresse était de bonne humeur. Il s'approcha d'elle et l'accompagna dans la maison, la queue levée.

Ce matou rusé se sentait bien coupable car, plus d'une fois déjà, il avait pénétré dans le garde-manger et grignoté à chaque fois un morceau du saucisson fumé. Et ce vol finirait par être découvert un jour…

Ayant vu le nouveau châle, l'épouse poussa un cri de joie. Elle prit son mari dans ses bras, l'embrassa très fort et lui dit:

« J'ai encore un saucisson entier. Et toi, tu as faim. Je vais te l'apporter tout de suite et tu vas te régaler.

Le chat sentit que cela allait mal tourner. Il se cacha derrière le poêle et ronronna en fermant les paupières « *ron, ron* » le plus aimablement possible.

L'épouse revint avec le saucisson bien entamé et dit à son mari:

« Ah le vilain ! Vois ce qu'il a fait. Attends, où est-ce qu'il s'est caché ?

Je vais lui montrer…

– Ce n'est pas grave, dit à nouveau le cocher. Coupe ce bout grignoté et donne-le lui en récompense de cet aimable ronronnement. Il en y aura assez pour nous deux. »

Le matou fut tellement ému que, même trois jours plus tard, lorsqu'il marcha sur la queue de la souris en faisant sa promenade, il lui dit poliment :

« Excusez-moi.

– Je vous en prie, je vous en prie, répondit la souris étonnée. Que c'est agréable de rencontrer encore des passants si bien élevés ! »

Après cela, elle appela ses enfants, les enfants des enfants et des petits enfants, et elle leur fit la leçon suivante :

« Mes enfants bien-aimés, toute souris bien élevée et civilisée ne détruira jamais un nid d'abeilles, quelle que soit la senteur de trèfle, de thym, de bruyère et d'autres fleurs qu'il répandra. Écoutez et répétez, en frappant avec vos queues contre la terre : plus il y a d'abeilles, plus il y a de trèfles. Plus il y a de trèfles, plus il y a de vaches. Plus il y a de vaches, plus il y a de lait. Plus il y a de lait, plus les chats sont polis. Plus les chats sont polis, plus la vie est calme pour nous toutes.

– … plus la vie est calme pour nous toutes » répétèrent les petites souris et, ayant levé leurs frimousses, elles sourirent à l'abeille qui les survolait lentement.

Titre original : « *Pasaka apie du karalius* ». Édition : Vaga, Vilnius, 1981. Traduction de Bronė Lipšienė et Brigitte Heidt. Révision de Jean-Claude Lefebvre et Annie Dumoulin.

Vytautas Valius, estampe, 1981

Sommaire des numéros précédents

Cahiers Lituaniens n°1 (2000) – Le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, dix ans après, par Vytautas Landsbergis – Chronologie des principaux événements politiques en Lituanie 1990-2000, par Philippe Edel – La vocation européenne de la Lituanie, par Egidijus Navikas – Les collections du Musée M.K. Čiurlionis de Kaunas, par Daina Kamarauskienė – Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie, par Mykolas Sluckis – La situation actuelle du français en Lituanie, par Patrick Donabédian – La Lituanie en marche vers la Francophonie, par Ugnė Karvelis.

Cahiers Lituaniens n°2 (2001) – La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale, par Antanas Stasiškis – Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923), par Julien Gueslin – La langue lituanienne vu par les linguistes français, par Algirdas Sabaliauskas – Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes, par Guido Michelini – Le grand poète Maironis, par Aldona Ruseckaitė – Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français, par Philippe Edel – "La flûte", une nouvelle de Jurgis Savickis.

Cahiers Lituaniens n°3 (2002) – M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie, par Nathalie Lorand – L.H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est, par Philippe Edel – Jonas Žemaitis (1909-1954), la figure de la lutte anti-soviétique, par Thierry Pinet – Le grand dictionnaire d'une petite nation, une histoire de cent ans, par Ona Kažukauskaitė – "Touché !" et "La fin de Brisius", deux nouvelles de Jonas Biliūnas – "Lettres à Devdorakėlis et autres pensées", fragments de lettres de M.K. Čiurlionis.

Cahiers Lituaniens n°4 (2003) – Les guerriers lituaniens de Napoléon, par Jean Grison – Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946), mémoires de Aldona Graužinytė, avec une introduction d'Alain Rechner – Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne, par Arnoldas Piročkinas – Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire, par Ugnė Karvelis – Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie, par Patrick Donabédian – Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien, par Philippe Edel – "L'annuaire téléphonique", une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė.

Turinys

Pasipriešinimas sovietiniam režimui : Romo Kalantos auka (1972)
Birutė Burauskaitė, Lietuvos gyventojų genocido ir rezistencijos tyrimo centras, Vilnius

Knygnešių žygdarbis
Karolina Paliulis, knygynų Vilniuje ir Panevėžyje savininkė

« Apie Lietuvos miškus » - tekstas Jeano-Emmanueiol Giliberto (1784)
Paaiškinimai ir komentarai -Piotro Daszkiewicziaus, Gamtos istorijos muziejus (Paryžius)

Lietuvių kryždirbystė
Alė Počiulpaitė, etnografijos mokslų daktarė, Lietuvos liaudies kultūros centras, Vilnius

Lietuvos kryžiai pagal Adomo Varno albumą
Joanna Ostaszewska-Nowicka, Adomo Mickevičiaus universitetas, Poznanė

Vytautas Valius – grafikas, iliustratorius, dailininkas
Philippe Edel

Algirdas Julius Greimas (1917-1991) - žodžio meistras
Neskelbtas interviu, kalbėjosi Ugnė Karvelis

« Dviejų karalių pasaka » - Kazio Sajos novelė
Į prancūzų kalbą vertė Bronė Lipšienė ir Brigitte Heidt

Summary

Resistance to Soviet Régime : the Sacrifice of Romas Kalanta (1972)
by Birutė Burauskaitė, Genocide and Resistance Research Centre of Lithuania, Vilnius

The Exploits of Knygnešiai (Book Carriers) in Tsarist Times
by Karolina Paliulis, bookseller in Vilnius and Panevėžys

«On the Forests of Lithuania» - a text by Jean-Emmanuel Gilibert (1784)
Notes and comments by Piotr Daszkiewicz, National Museum of Natural History, Paris

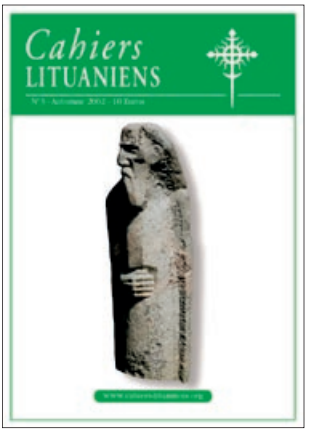
The Art of Crosses in Lithuania
by Dr. Alė Počiulpaitė, PhD. in ethnography, Lithuanian Folk Culture Centre, Vilnius

Lithuanian Crosses after Adomas Varnas' Album
by Joanna Ostaszewska-Nowicka, Adam Mickiewicz University, Poznan

Vytautas Valius, Graphic Artist, Illustrator, Painter
by Philippe Edel

Algirdas Julius Greimas (1917-1991), Master of the Word
Previously unpublished interview by Ugnė Karvelis

«The Tale of Two Kings» - a short story of Kazys Saja
Translation into French by Bronė Lipšienė and Brigitte Heidt



Les sculptures de couverture et leurs auteurs sont présentés sur la page web : www.cahiers-lituaniens.org/artistes

Les **Cahiers Lituaniens** sont publiés avec le soutien de la

FONDATION ROBERT SCHUMAN
L'EUROPE EN ACTIONS

www.robert-schuman.org

N° ISSN 1298-0021
N° ISBN 2-9521912-1-2

9 782952 191210